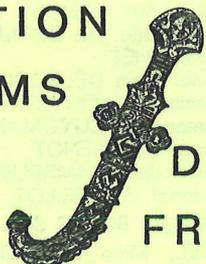


*Marsalle L*

# LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS  
DES GOUMS MAROCAINS  
ET DES A.I.  
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 874-52-93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 208

# COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

## FONDATEURS

Général LAHURE (+), Léonard GARRY (+), Pierre DURAND (+)

## PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (+), généraux GAUTIER (+) (4° G.T.M.), LEBLANC (1° G.T.M.), BOYER de LATOUR (+) (2° G.T.M.), MASSIET du BIEST (+) (3° G.T.M.), PARLANGE (+) (4° G.T.M.), de SAINT-BON (+) (3° G.T.M.), TURNIER (2° G.T.M.), SORE (+) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (+), colonel LUCASSEAU (+)

## VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (+), Georges CROCHARD (+), général MELLIER (+), André MARDINI

## SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (+), colonel Gérôme de GANAY, colonel Guy de MAREUIL

Col. Georges GAUTIER (+)

## MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BEL MADANI, Colonel Jean SAULAY.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres : MM. le général André FEUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Gérôme de GANAY, Mme GARRET, MM. Yves HUCHARD, Michel LÉONET, Marc MÉRAUD, Léon MERCEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Maurice RAULT, M<sup>e</sup> Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Jean WARTEL.

## BUREAU

Président :	Général André FEUGAS	(57) 40-40-02
Vice-président :	André NOEL	(1) 704-99-20
Secrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	(1) 763-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	(1) 553-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	(1) 847-11-42

## SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : (88) 69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. : (56) 80-47-44
Corse :	Xavier COLONNA	Tél. : (95) 65-01-64
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS T.	(61) 62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : (75) 01-35-28
Nice-Côte d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. : (93) 81-43-78
Ouest :	Colonel THET	Tél. : (99) 51-94-02
Paris :	Colonel Jean DELACOURT	Tél. : (3) 951-76-68
Pays de Loire :	Capitaine de LOUVIGNY	Tél. : (41) 88-28-59
Pyrénées :	Commandant GUYOMAR	Tél. : (59) 02-81-09
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : (74) 84-94-95
Roussillon - Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. : (68) 50-21-77
Vosges :	Lt-colonel J. VIEILLOT	Tél. : (29) 65-76-57

Association des Descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR. Tél. (6) 007-32-19

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Marcel FAYE.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL .

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. (1) 874-52-93 - C.C.P. Paris 8813-50V

Cotisation annuelle : 100 F (dont service du bulletin : 80 F) en 1985.

Pour les membres à vie, le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 80 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h. au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. - Métro : Trinité - Estienne-d'Orves.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

— Souvenir d'un officier de la Mission militaire française au Maroc, colonel Léopold Juchaux (1911-1912) (suite du n° 87) 23

— Il y a soixante ans la Bli : l'histoire de Pol Juchaux des Combattants 34

## SOMMAIRE

— Bâptême du feu, Tarda 31 août 1930 colonel Jean Gaulay et Jean Boulet-Désobry 38

— Histoire vétérique de la libération de Marseille et de la Bonne-Mère de la Garde (1<sup>re</sup> partie) général Jean Gaulay 39

**LE MOT DU PRÉSIDENT** 3

**RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 15 OCTOBRE 1985** 4

**RÉUNION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS LE 15 OCTOBRE 1985** 5

### ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

— Inauguration du monument Lyautey à Paris, le 4 mai 1985 (suite) : extraits du discours de M. Jacques Chirac, maire de Paris 6

— Inauguration de la statue du général de Monsabert, le 8 juillet 1985 à Bordeaux 10

— Cérémonie à Tante-Rose, banlieue de Marseille, à la mémoire des tués du 26 août 1944 11

### VIE DES SECTIONS

— Aquitaine 15

— Marseille 16

### MONTSOUREAU

— Remise des prix aux lauréats du concours scolaire établi par la Fondation Koumia-Montsoreau 18

— Musée des Goums 19

### CARNET

— Naissances 20

— Mariages 20

— Décès 21

— Nominations, promotions 21

— Nos succès 22

— Nouvelles des uns et des autres 22

### IN MEMORIAM

— Colonel Pierre Bertiaux 23

— Lieutenant-colonel Charles Cozette 25

— Adjudant-chef Joseph Vétois 26

— Complément à l'in memoriam du commandant André Vérié 27

## ARTICLES DIVERS

- Souvenirs d'un officier de la Mission militaire française au Maroc, 1911-1912 (suite du n° 97), colonel Léopold Justinard 28
- Il y a soixante ans, le Rif : l'histoire de Pol Lapeyre extrait du « Journal des Combattants » 34
- Baptême du feu, Tarda 31 août 1930 colonels Jean Saulay et Jean Boulet-Desbarreau 36
- Histoire véridique de la libération de Marseille et de la Bonne-Mère-de-la-Garde (1<sup>re</sup> partie) général Jacques Schmitt 40
- Un site vraisemblablement inconnu de gravures rupestres : Moulou-cham, Sahara occidental (suite du n° 96) colonel Guy de Mareüil 46
- Comment un médecin rédigeait ses rapports au Maroc il y a quarante ans Henri Dupuch 48
- Le point de vue de Madame... Souvenirs du vieux Maroc, lettres de mars 1930 à sa famille (suite) Marie-Elisabeth Pideil 49

## BIBLIOGRAPHIE

- Fortitude par Larry Collins critique de Pierre Grenaud 52
- Conflits en Amérique Latine par le général Yves Salkin et Mme Martin-Pannetier 53
- J'étais médecin au Maroc, 1942-1958 par le docteur Henri Dupuch, (dont la Koumia cesse la publication en feuilleton, à son grand regret, à compter du présent numéro) 54
- Le Queyras, splendeurs et calvaire d'une haute vallée alpine par le général Augustin Guillaume (annonce de réédition et bon de commande) 54

## AVIS DIVERS

- Un officier des goums donne son nom à une promotion des écoles d'application de l'armée de Terre André Pasquier 55
- Lettre au président de la section Ile-de-France du C.E.F.I. Stanislas Mikcha 56

## IN MEMORIAM

- Colonel Pierre Bertheux 53
- Lieutenant-colonel Charles Cozette 55
- Adjudant-chef Joseph Vétroz 56
- Complément à l'in memoriam du commandant André Vétroz 57



## LA KOUMIA

## Réunion du conseil d'administration le 15 octobre 1985

Le conseil d'administration de la Koumia tiendra sa réunion d'automne le **mardi 15 octobre 1985 à 18 heures**, au siège de l'Union des aveugles de guerre, 49, rue Blanche, 75009 Paris, téléphone : (1) 874-56-18 (à proximité du siège de la Koumia, métro : Liège, Blanche ou Trinité).

### ORDRE DU JOUR

- Compte rendu de l'assemblée générale de Gérardmer ;
- Situation de l'Association (effectifs, finances, projets) ;
- Edition de « L'Histoire des Goums », du colonel Saulay ;
- Aides et bourses ;
- Projets concernant l'assemblée générale des 7 et 8 juin 1986 ;
- Questions diverses.

\*\*

Cette réunion, tenue simultanément avec celle du conseil d'administration des descendants, sera suivie, à 19 h 30, d'un apéritif et à 20 heures, d'un dîner, au prix de 140 francs, auquel nous espérons qu'un grand nombre de membres des deux associations auront plaisir à prendre part, accompagnés de leurs épouses et de leurs enfants.

Les inscriptions à ce dîner sont à faire parvenir au secrétariat général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, **pour le lundi 7 octobre 1985, terme de rigueur**, en renvoyant la fiche détachable ci-dessous, accompagnée du chèque, de virement C.C.P. (deux volets) ou bancaire, correspondant au montant de la participation.

---

### FICHE D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 15 OCTOBRE 1985

(à détacher suivant le pointillé)

M. Mme, Mlle .....

Adresse .....

participera au dîner Koumia du mardi 15 octobre 1985 au siège de l'Union des aveugles de guerre, 49, rue Blanche, 75009 Paris, accompagné de .... personnes.

Ci-joint sa participation, soit F 140 × ..... = ..... F, réglée par chèque, postal (2 volets) ou bancaire, établi au nom de la Koumia.

(A faire parvenir à la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, au plus tard le **7 octobre 1985**).

A ....., le ..... 1985  
(Signature)

# ASSOCIATION DES DESCENDANTS

## Réunion du conseil d'administration le 15 octobre 1985

Le conseil d'administration de l'Association des descendants se réunira le **mardi 15 octobre prochain à 18 h 30**, au siège social de l'Union des aveugles de guerre, 49, rue Blanche, 75009 Paris.

Cette réunion se tiendra en même temps que celle des membres de la Koumia.

Tous les administrateurs du conseil d'administration sont convoqués à ce conseil.

### ORDRE DU JOUR

- 1° Compte rendu de l'assemblée générale qui s'est tenue à Gérardmer le 1<sup>er</sup> juin 1985 ;
- 2° Accueil des nouveaux membres du conseil d'administration et répartition nouvelle des responsabilités au sein du conseil ;
- 3° Vie de l'Association ;
- 4° Programme d'action pour 1986 ;
- 5° Les activités de la Fondation Koumia-Montsoreau ;
- 6° Questions diverses.

Le président :

**Georges BOYER de LATOUR du MOULIN.**

## ACTIVITÉS DE LA K O U M I A

### Inauguration du monument Lyautey

#### à Paris

**A propos de l'inauguration à Paris le 4 mai 1985, du monument consacré au maréchal Lyautey et aux civils et militaires morts pour la France d'outre-mer, nous publions ci-dessous de larges extraits du discours de M. Chirac, maire de Paris.**

#### DISCOURS DE M. CHIRAC

C'est au pied des Invalides, où repose depuis vingt-quatre ans le corps du maréchal Lyautey, mais aussi sur la place Denys-Cochin, qui fut son contemporain et son correspondant, après avoir été élu à trente et un ans conseiller municipal de Paris, qu'a été fixé l'emplacement de la statue que nous avons l'honneur d'inaugurer.

\*\*

Lyautey, autrefois, s'écrivait Loyauté.

C'est bien en effet, cette éminente qualité humaine qu'a incarnée tout au long de sa vie le grand Maréchal de France auquel la Ville de Paris a tenu à rendre, cinquante ans après sa mort, un hommage reconnaissant et solennel.

C'est bien cette vertu essentielle du soldat et du citoyen que le maréchal Lyautey a voulu mettre au service de sa triple passion pour l'armée, pour l'Empire et pour la France. C'est elle qui, dans les succès comme dans les déceptions, a illuminé ses jours en lui donnant la force nécessaire pour assumer en toutes circonstances la noblesse de son idéal.

Rarement histoire personnelle et histoire nationale auront coïncidé avec autant de bonheur et d'éclat qu'en la personne d'Hubert Lyautey, né en terre lorraine, en 1854.

Son ascendance, faite de souches à la fois paysannes, bourgeoises et aristocratiques, l'enracine, dans une tradition qui, jusqu'à sa mort, ne cessera de l'inspirer : celle du service de l'Etat qui, quel que soit le régime en place, mérite le dévouement le plus total jusqu'à l'accomplissement éventuel du sacrifice suprême.

Nancy, Dijon, Paris : c'est dans ces lieux qu'au cours de ses années de formation, la personnalité d'Hubert Lyautey acquiert ses contours définitifs.

Son enfance, dans la capitale de la Lorraine, est marquée par la douloureuse épreuve d'une paralysie, qui le frappe accidentellement, occasion de tremper dans le courage et la volonté un caractère, dont chacun admirera plus tard la déter-

mination. L'occupation de l'Alsace-Lorraine et les événements tragiques de la Commune constituent ensuite, pour l'adolescent du lycée de Dijon, les premières leçons politiques qui nourriront ses réflexions et ses propositions sur la nécessité d'une profonde réforme intellectuelle et morale. Puis, le voici à Paris, sur les bancs de l'école Sainte-Geneviève, où fortement influencé par la personnalité rayonnante du père Stanislas du Lac, il se présente au concours d'entrée à Saint-Cyr pour y être reçu en 1873.

Ainsi se trouve inaugurée, dans cette rencontre avec l'armée, la première de ses fidélités, qu'il assumera dans toutes ses exigences, même celles qui heurteront le plus son tempérament et ses propres sentiments. En effet, Hubert Lyautey, que sa famille destinait plutôt à Polytechnique, entre à l'Ecole spéciale militaire sinon par hasard, du moins sans l'avoir véritablement prévu, de même qu'il intégrera comme jeune lieutenant, le corps d'état-major avec lequel ultérieurement son opposition sera manifeste.

C'est ici qu'éclate un trait dominant du caractère d'Hubert Lyautey : tout doit être, selon lui, examiné d'un point de vue positif. Loin de se complaire dans une morosité acerbe, il exerce son esprit critique en vue d'améliorer l'institution militaire de son temps. Tout en construisant, à travers de longues courses dans le Sud algérien, son image d'officier de piste, méthodique et clairvoyant, il met à profit sa nomination d'aide de camp du général L'Hotte, inspecteur général de la cavalerie, pour accumuler les observations et les constats au fil des garnisons parcourues entre 1883 et 1887, avant de prendre directement le commandement d'un escadron à Saint-Germain-en-Laye entre 1888 et 1890.

### **Le rôle social de l'officier**

Le fruit de ces expériences sera consigné quelques mois plus tard, grâce au soutien de son ami l'écrivain Eugène-Melchior de Vogüé, dans le célèbre article de la « Revue des Deux Mondes » sur le rôle social de l'officier, où Lyautey résume sa pensée sur la fonction de l'armée dans la société.

La loi sur le service militaire universel date de 1872 mais d'Albel Hermant à Courteline, l'armée doit essayer maintes attaques que les chants de Déroulède ou le prestige de Boulanger ne suffisent pas à désamorcer. Face aux passions déchaînées, Lyautey fait entendre la voix de la raison : le service militaire est le seul moyen de toucher l'ensemble de la jeunesse française, il peut donc favoriser l'unité du pays et la paix sociale, à condition que les officiers ne soient plus seulement des instructeurs mais des éducateurs. Lyautey envisage ainsi très à l'avance le rôle décisif du moral dans les conflits futurs, sachant que les batailles se gagnent dans les esprits avant même d'être livrées sur le terrain. C'est pourquoi il propose aux officiers une mission exaltante, celle de former la jeunesse et de devenir, selon son expression, « presque plus grands dans la paix que dans la guerre ». Corps d'élite, l'armée ne peut se scléroser dans les besognes quotidiennes des casernements : elle est investie d'une mission sociale et chargée d'aller à la rencontre de la jeunesse de France pour construire, avec elle, l'unité de la nation.

Formatrice de la jeunesse, l'armée a un autre grand rôle à jouer, celui de protectrice de l'Empire. L'alliance indéfectible entre l'Empire et l'armée sera la seconde des grandes fidélités du futur maréchal.

### **L'Algérie, le Tonkin et Madagascar**

C'est l'Algérie qu'il découvre d'abord, dès sa première affectation au 2<sup>e</sup> Hussards. D'Orléansville à Alger puis, dans le Sud, à Teniet-el-Haad, il s'enivre de lumière et de soleil, mais aussi de ces galops à cheval qui le conduisent jusqu'au seuil mystérieux du désert... Parallèlement, son génie de l'observation et sa curiosité attentive lui font connaître les ressorts de la société arabe ; il s'initie à sa langue et à ses coutumes, et mesure la dignité de sa foi.

La rencontre avec Galliéni qui l'appelle auprès de lui au Tonkin, alors qu'il vient d'être nommé commandant à quarante ans, conforte cette attitude et le

consacre officier colonial. Le suivant à Madagascar, où il séjournera de 1897 à 1902, Lyautey donnera alors la pleine mesure de ses capacités de soldat et d'administrateur.

Que ce soit dans la chasse qu'il livre aux pirates chinois ou dans l'œuvre de pacification qu'il accomplit à Madagascar, il refuse de limiter sa mission aux opérations militaires : c'est l'avenir économique des régions pacifiées qui absorbe tous ses instants. Préserver leur équilibre social, ouvrir des routes, améliorer l'hygiène, développer l'enseignement, telles sont les tâches où excellent l'intelligence brillante de Lyautey et son sens étonnant de l'organisation.

Ainsi en vient-il naturellement à élaborer une conception personnelle et originale des rapports entre la France et ses possessions outre-mer qu'il décrit bientôt dans une plaquette consacrée au rôle colonial de l'armée.

Lyautey pressent que « c'est désormais sur les mers que se joueront les destinées des nations » et que si la France veut conserver au loin des escales et des bases, elle doit adapter son comportement à la mentalité des peuples. Son œuvre ne durera qu'à cette condition. Rien ne serait plus nuisible que d'imposer outre-mer des principes exportés d'Europe. Il faut au contraire s'appuyer sur les traditions locales et s'efforcer d'enraciner ensemble deux civilisations. Homme de la province et de la France profonde, Lyautey est trop averti des excès de la centralisation et de la bureaucratie dans son propre pays pour ne pas en dénoncer encore plus les méfaits dans les territoires lointains. La seule politique réaliste, écrit-il, est celle du « mandarin » qu'il définit en Indochine avant de l'appliquer à Madagascar puis au Maroc.

L'armée peut et doit être l'agent d'une politique tout empreinte de grandeur et de noblesse. Car, pour le colonel Lyautey qui, à la demande du gouverneur général de l'Algérie, Charles Jonnart, prend en 1902 le commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra, dans le Sud oranais, l'action extérieure de la France doit échapper complètement aux dangers du nationalisme politique ou de l'impérialisme économique.

La seule chose qui compte, dit-il, c'est de ramener « la vie, la culture et l'homme dans les régions livrées aux bandits et à la stérilité ». A supposer que la France n'en tire rien, nous n'aurons pas moins été les ouvriers de l'œuvre providentielle sur ce globe ». Il faut que la guerre, lorsqu'elle est inévitable, soit « productrice de vie ».

C'est à partir de ce poste, dans lequel il réussit l'impossible, qu'il est bientôt reconnu comme le seul homme capable de résoudre l'épineuse question marocaine.

Mais, entre-temps, sa nomination à la tête du corps d'armée de Rennes l'empêche de s'opposer à la dégradation rapide de la situation politique dans ce pays, fruit d'une politique brutale qu'il ne cesse de désapprouver. La force doit être d'autant plus présente, affirme-t-il, qu'elle doit être le moins possible utilisée.

## Le Maroc

Les graves incidents de Fez confirment, hélas ! ce verdict, mais ce n'est qu'après qu'ils se soient produits que Lyautey est enfin envoyé au Maroc, comme premier Résident général de France.

Nous sommes en 1912 — le maréchal Lyautey ne quittera pratiquement plus le royaume chérifien jusqu'en 1925. Pendant toutes ces années, il y imprime une marque indélébile qui fera dire au grand spécialiste de l'Islam que fut Louis Massignon : « Lyautey est le seul Français qui ait eu une politique musulmane depuis François 1<sup>er</sup> ! »

S'il règle les aspects militaires, en coordonnant les actions d'éclat d'officiers à la renommée légendaire, les Gouraud, Brulard, Mangin et Franchet d'Esperey, il limite volontairement l'implantation des troupes françaises à ce qu'il appelle le « Maroc utile », conformément à sa volonté d'épargner ce bien précieuse et unique que constitue la vie humaine.

Plus encore, à travers la mise en place prudente du protectorat qu'il oppose à l'administration directe et qui constitue pour lui le modèle des relations à établir entre la métropole et l'outre-mer, il réalise en acte ce que ses écrits contenaient en puissance.

Renforçant le prestige du nouveau sultan, Moulay Youssef, pour qu'il joue pleinement son rôle de chef politique et de chef religieux, Lyautey se consacre avec son ardeur coutumière à la modernisation du Maroc, qu'autorise désormais la restauration de la paix civile et de la stabilité politique.

Ses réalisations sont immenses : création de la capitale administrative à Rabat, construction du port moderne de Casablanca, développement des voies de communication, de la santé et de l'éducation, réforme administrative.

### Ministre de la Guerre

La guerre de 1914-1918, à laquelle il souhaite prendre une part déterminante, le laisse en dehors du théâtre européen où il a dû pourtant envoyer ses meilleures troupes, tout en poursuivant la pacification du Maroc. Rongeant son frein, il est enfin appelé par Briand, à la fin de 1916, comme ministre de la Guerre, pour constater qu'il est simplement l'objet d'une opération politique, tendant à faire couvrir de son prestige des décisions qu'il condamne et dont il prévoit aussitôt l'échec, comme l'offensive imposée au général Nivelle.

Démissionnant moins de trois mois après sa nomination, il assiste depuis Rabat à la constitution par Clemenceau du Conseil de guerre restreint et du Commandement interallié qu'il avait toujours préconisé sans jamais être entendu.

### L'exposition coloniale

De nouveaux désaccords avec Paris, en particulier avec Painlevé, au moment de la guerre du Rif, le conduiront à démissionner le 25 septembre 1925. Il n'occupera plus alors aucune fonction officielle sinon en 1927, lorsque Raymond Poincaré le nommera commissaire général de l'exposition coloniale internationale, installée en 1931 dans le bois de Vincennes.

Il réalisera une mise en valeur admirable de l'œuvre coloniale française que le monde entier viendra contempler.

### Les pensées de la retraite

L'heure de la retraite, lorsqu'il renoue dans sa demeure de Thorey avec les racines de sa Lorraine natale, l'autorise à s'interroger en toute sérénité sur l'avenir de la France et de ses institutions.

Homme d'équilibre, Lyautey recherchait une synthèse harmonieuse entre la tradition et le progrès. Homme d'ordre, il ne concevait ce dernier que tourné vers le mouvement. Homme d'autorité, il n'envisageait celle-ci que comme un service de la communauté.

S'il juge qu'une nouvelle Constitution est indispensable, il ajoute que sa fécondité dépend d'un changement concomitant des mœurs et des rapports sociaux : une nouvelle politique suppose certainement la reconstitution d'une société éclatée. — Conscient des faiblesses du parlementarisme, et en dépit de ses sympathies monarchiques, le maréchal Lyautey restera toujours loyal à un régime républicain qu'il estime désormais irremplaçable.

Dans la lignée d'un Tocqueville, il rêve sans doute d'un conservatisme libéral proche de la tradition anglo-saxonne des « Tories ». Elu à l'Académie française en 1912, grand croix de la Légion d'honneur depuis 1913, élevé à la dignité de Maréchal de France en 1921, les circonstances l'empêcheront de réaliser ce rêve au terme d'une existence qu'il a voulu et réussi à rendre en tous points exemplaire. Son influence n'en demeure pas moins immense aujourd'hui et son rayonnement ne s'est pas éteint avec sa mort, à Thorey, le 27 juillet 1934.

## Inauguration de la statue du général de Monsabert à Bordeaux

L'inauguration d'une statue érigée à la mémoire du prestigieux chef de la 3<sup>e</sup> D.I.A. et du 2<sup>e</sup> corps d'Armée a eu lieu à Bordeaux, le lundi 8 juillet 1985, sur la place des Martyrs de la Résistance, à l'ombre de la vénérable église St-Seurin.

Dès 14 h 30 de nombreux anciens combattants du C.E.F.I. et de Rhin et Danube, particulièrement de la 3<sup>e</sup> D.I.A., affluèrent sur la place. Les généraux Claves et Feaugas, président et vice-président du Comité national pour l'érection de la statue, accueillèrent les personnalités.

A 15 h 30, en l'église Saint-Seurin, une messe était célébrée à la mémoire du chef et de ses compagnons disparus, par le père Callen, ancien aumônier de l'hôpital militaire Robert-Picqué, de Bordeaux. L'église était pleine et une cinquantaine de drapeaux d'associations d'anciens combattants cernaient l'autel.

Après la messe eut lieu la mise en place, les assistants groupés sur un des côtés de la place des Martyrs-de-la-Résistance, les drapeaux des anciens combattants sur l'autre et, face au monument, une compagnie de la promotion « Général-de-Monsabert » de l'école de Saint-Cyr, un détachement des paras du 1<sup>er</sup> R.C.P. et la musique de la IV<sup>e</sup> Région militaire. Puis arriva le drapeau de l'école de Saint-Cyr précédant ceux des régiments de la 3<sup>e</sup> D.I.A.

Vers 17 heures arrivèrent Mme la maréchale de Lattre, M. Chaban-Delmas, député-maire de Bordeaux, ancien Premier ministre, enfin M. Charles Hernu, ministre de la Défense.

Dans son discours M. Chaban-Delmas remercia les personnalités de leur présence et insista sur le plaisir que lui causait celle de la maréchale de Lattre, rappelant l'amitié qui unissait le chef de la 1<sup>re</sup> Armée à son ancien et fidèle subordonné. M. Charles Hernu, remerciant de son initiative le Comité national pour l'érection de la statue, glorifia les qualités d'homme, de chef et de citoyen du général de Monsabert. Enfin, le général Clave rappela que celui qui sut nous conduire sur les sentiers de la victoire était un chrétien qui aimait la « paix entre hommes de bonne volonté ».

Après les discours, alors que MM. Hernu, Chaban-Delmas et les autres personnalités étaient au garde-à-vous, l'assistance entonna le chant des Africains avec un ensemble remarquable.

A 18 heures, M. Chaban-Delmas offrait un vin d'honneur au palais de Rohan, hôtel de ville de Bordeaux, invitation très appréciée en particulier des portedrapeaux restés exposés en plein soleil pendant plus de deux heures. Pour terminer, de nombreux assistants se retrouvèrent au mess de garnison autour d'un repas froid où ils eurent le plaisir d'accueillir à leur table les jeunes Saint-Cyriens et de nouer avec eux des liens d'amitié, grâce à l'heureuse et louable initiative de réunir les anciens combattants et les futurs chefs de notre armée. Avant la séparation, ces jeunes officiers nous chantèrent divers airs dont, notamment, la « Mon-Sabé », chant de leur promotion, pour finir par le chant des Africains repris en chœur, bien sûr, par nous tous.

Tous nos remerciements doivent aller aux colonels Florentin et de Camboulas, président du C.E.F.I.-Bordeaux, ainsi qu'à leur équipe pour l'organisation de cette journée très réussie.

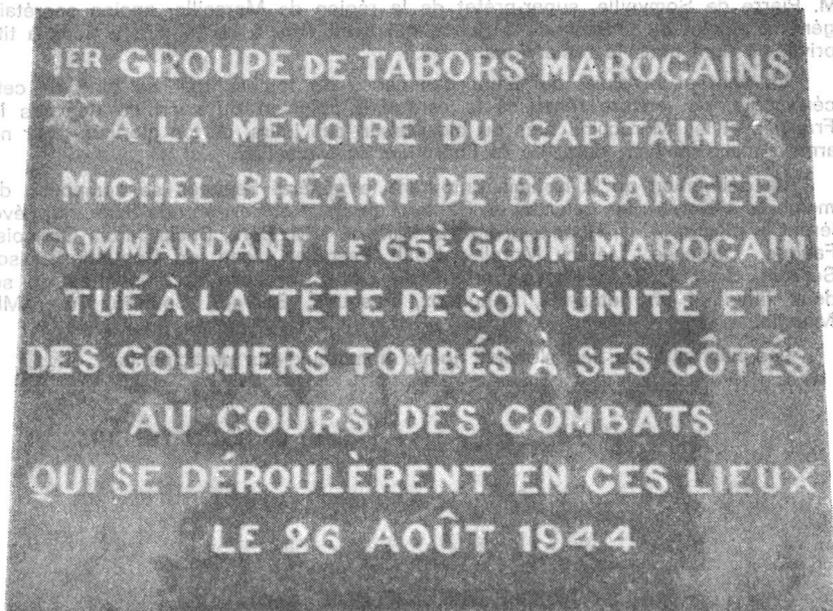
Henry MULLER.

### Liste des participants

Aux côtés du général Feugas, notre président, et de Mme Feugas, assistaient à la cérémonie, dans l'ordre alphabétique : MM. Alby, Florentin, Garuz, Hébert, Joseph, Lang (en tenue), Pasquier, Servoin, Soubrié, Thet, accompagnés de leurs épouses, ainsi que Mme Troussard, Mlle Véronique Servoin, MM. Labarrière, Muller, notre trésorier, en jellaba avec le drapeau de la Koumia, Ponce et notre secrétaire général Jean de Roquette-Buisson.

Cette liste ne prétend pas être exhaustive et nous prions les oubliés éventuels de bien vouloir en excuser les lacunes.

## Inauguration, le 25 août 1985, à Tante-Rose d'une plaque à la mémoire du capitaine de Boisanger et des goumiers du 65<sup>e</sup> Goum tombés lors des combats de la libération de Marseille en août 1944



Le 25 août 1985 à 17 h 30, un bon nombre d'anciens du 1<sup>er</sup> G.T.M. et du 65<sup>e</sup> Goum s'étaient réunis pour dévoiler la plaque apposée sur le portail du 6 boulevard Marius-Brémond, à Marseille au lieu-dit « Tante-Rose », afin de commémorer la mort du capitaine Michel de Boisanger et des goumiers tombés à ses côtés le 26 août 1944. Deux de ses neveux, le capitaine de vaisseau et le colonel de Boisanger avaient tenu à s'associer à cette cérémonie du souvenir.

En quelques mots dont il a le secret, notre président, le général Feaugas, « plantait le décor » et passait aussitôt la parole au colonel Leboiteux — commandant à cette époque le XII<sup>e</sup> tabor du 1<sup>er</sup> G.T.M. qui combattait dans ces parages — qui représentait le général Leblanc, empêché par un accident récent de se trouver au milieu de ses anciens, comme il en avait le désir. Le colonel Leboiteux retraça les diverses étapes des opérations livrées par le 1<sup>er</sup> G.T.M. pour la libération de Marseille, c'est-à-dire au nord de la ville près de la Gavotte, Saint-Antoine, le Moulin-du-Diable, le château de la Merthe et les Pennes-Mirabeau.

Le colonel Bertrand de Sèze lui succéda pour évoquer la figure de Michel de Boisanger, son camarade de promotion à Saint-Cyr et, par la suite, aux Affaires indigènes, blessé gravement le 24 août 1944 à la tête du 65<sup>e</sup> Goum du 1<sup>er</sup> G.T.M. Evocation dont nous trouverons le texte ci-après.

Un détachement de légionnaires d'Aubagne rendait les honneurs et, après les sonneries réglementaires, ses clairons égrenaient les notes de celle « Aux Morts ».

Cette cérémonie, empreinte de recueillement et de dignité, revêtait une signification particulière pour tous les anciens du 1<sup>er</sup> G.T.M. à la tête desquels se trouvaient les colonels Leboiteux et Jérôme de Ganay, adjudant-major du III<sup>e</sup> tabor pour les campagnes d'Italie et de France. Nous citerons plus particulièrement ceux du 65<sup>e</sup> Goum (III<sup>e</sup> tabor), le colonel Hoock, alors sous-lieutenant, déjà blessé le 22 août et qui devait perdre une jambe le 1<sup>er</sup> novembre suivant, les commandants Larousse et Servoin tous les deux gravement blessés le 26 août 1944. La violence des combats n'a pas besoin d'être soulignée quand on sait que trois autres sous-officiers, les chefs Roustan, Weiss et Lafleur des Poids, ont été blessés ce même jour. Il faut encore citer notre ancien vice-président, le commandant André Noël, ancien commandant du 65<sup>e</sup> Goum en Tunisie après que le lieutenant Dhé ait été tué le 5 février 1943, et qui fut lui-même gravement blessé quelques jours avant la fin de la campagne de Tunisie. Il était accompagné de M. Pierre de Somveille, super-préfet de la région de Marseille, ancien secrétaire général adjoint du protectorat à Rabat, qui avait tenu à se joindre à nous à titre privé, ce dont nous le remercions.

Le vent et la pluie, qui n'ont pas cessé de tomber tout au long de cette cérémonie, ont encore réhaussé le caractère poignant du sacrifice de tous les Français et les Marocains tués ou blessés en ces jours, certes glorieux pour nos armes, mais combien durs, de la libération de Marseille.

La délégation de la Koumia entourant le général Feaugas se composait des membres suivants : les colonels de Ganay, Leboiteux et Bertrand de Sèze, qui dévoilèrent la plaque, Alby, Hoock, Rivière et Vaillant, MM. Béra, Busi, Caron, Cramoisy, Fauque, Larousse, Merlin, Moralia, Noël, Pasquier, Jean de Roquette-Buisson, Servoin, Soubrié, Turc, Mmes Bertand de Sèze, Larousse accompagnées de ses deux filles et un petits-fils, Leboiteux, Pasquier, Servoin, Soubrié, Turc, Mlle Moralia.

Les habitants du lieu s'étaient joints nombreux aux participants.

Jean de ROQUETTE-BUISSON.

### LE CAPITAINE DE BOISANGER

Michel Bréart de Boisanger, issu d'une lignée ancienne de soldats et de marins, était le quatrième fils de l'amiral de Boisanger. Ses trois aînés sortaient de Polytechnique, de Navale et de Saint-Cyr. La carrière militaire était donc pour lui une route familière, toute tracée.

Alors qu'il prépare Saint-Cyr « pour s'occuper », car il était trop jeune pour y être admis, un décret — qu'il trouva sans doute providentiel — paraît, abais-



De gauche à droite : lieutenant de BOISANGER tué le 26 août 1944 à Marseille ;  
médecin auxiliaire SAULIER ; lieutenant BERTRANDE de SEZE ;  
capitaine MAGENC tué en Tunisie.

(Photo prise à Imilchil en 1937).

sant la limite d'âge d'admission à l'École spéciale militaire. Il y est reçu d'emblée, à dix-sept ans.

C'est comme Saint-Cyrien, au cours d'une permission passée à Bizerte où l'amiral de Boisanger était préfet maritime, qu'il prend pour la première fois contact avec la terre africaine. C'est le coup de cœur.

Nommé sous-lieutenant en 1931, à dix-neuf ans, il choisit le 6<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens et rejoint Lalla Marhnia.

Quatre ans plus tard, confirmé dans l'intérêt profond, on peut dire sentimental — qui d'entre nous ne l'a éprouvé ? — que lui inspirent les populations locales, leurs mœurs, leurs langues, il suit le cours d'instruction du service des Affaires indigènes à Rabat en 1935-1936.

Sortant du cours, il est affecté au bureau des Affaires indigènes d'Arhjala, comme adjoint au capitaine Bourdelles qui lui donne avec le commandement du 12<sup>e</sup> Goum, celui du poste de Tassent.

Le voilà comblé, plongé dans l'ambiance exaltante de la haute et rude montagne berbère, jeune chef responsable, aimant et aimé, suscitant sans effort respect et dévouement. Mais l'enthousiasme chez lui n'occulte en rien la calme lucidité.

Une vive amitié le lie au capitaine Bourdelles. Comment celui-ci, dont tous ceux qui l'ont connu se rappellent l'esprit si fin et si original, les charmantes manières, l'hospitalité généreuse et raffinée n'aurait-il pas apprécié la personnalité exceptionnelle de Michel de Boisanger, l'étonnante vivacité de son intelligence, l'étendue de sa culture, la rectitude de son jugement, son esprit pétillant, sa gentillesse ?

Puis c'est la guerre. Il souffre de ne pouvoir y prendre part dans une unité combattante, mais il obéit.

Affecté en juin 1940 au bureau des Aït Mhammed, il est chef du poste de Zaouiat Ahansal, puis c'est Kebab et, en 1943, la Zaouia des Aït Issehaq avec le commandement du 65° goum. Enfin... Enfin!... son goum est inclus dans les rangs du 1<sup>er</sup> G.T.M., de retour de Tunisie où, sous les ordres du lieutenant-colonel Leblanc, il s'est couvert de gloire.

Le 65° goum appartient au III<sup>e</sup> tabor, commandé par le chef de bataillon Louis de Colbert.

Après de longs mois d'attente au Maroc, puis en Algérie, c'est l'Italie, la guerre, la vraie. Boisanger s'y révèle le commandant d'unité complet, « pensant en homme d'action, agissant en homme de pensée », le soldat brave et discipliné, le chef ferme, attentif et réfléchi. Il paye de sa personne avec la générosité désinvolte qui est une de ses caractéristiques. Blessé le 20 juin 1944, il refuse toute évacuation et reprend bientôt son commandement.

Le 1<sup>er</sup> G.T.M. quitte l'Italie après la prise de Sienne, c'est la Corse pendant trois semaines, puis le débarquement sur la côte d'Azur, Sainte-Maxime, la course vers Marseille, la Sainte-Baume, Saint-Antoine, Tante-Rose... C'est là, dans ce bourg au nom dérisoire et charmant de La Gavotte, que Michel de Boisanger devait trouver son destin, rejoignant deux de ses frères, morts avant lui au service de la France.

Deux jours déjà que les positions fortifiées allemandes, certaines occupées par la Kriegsmarine, étaient attaquées, harcelées sans cesse par nos troupes et, avec une pugnacité particulière, par les goumiers du 1<sup>er</sup> G.T.M.

Dans un effort décisif, le 26 août 1944, attaquant, à la tête de son goum, une de ces positions allemandes, le capitaine de Boisanger tombait, foudroyé.

La même rafale qui l'abattait tuait à son côté son fidèle sahab Ali qui ne l'avait, depuis des années, jamais quitté.

Voici le texte de sa dernière citation, accompagnant sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur :

« Capitaine commandant le 65° goum marocain. Officier joignant une intelligence particulièrement brillante à des qualités exceptionnelles de jugement de cran et de volonté, s'est distingué maintes fois au cours de la campagne d'Italie où il a été blessé. A peine guéri, a rejoint son unité. Est tombé en brave le 26 août 1944, à la tête de son goum, au moment où il enlevait une des dernières positions fortifiées défendant Marseille, la veille de la capitulation allemande. »

Colonel Bertrand de SEZE



## VIE DES SECTIONS

### Aquitaine

#### REUNION DU 28 AVRIL 1985

Nous étions 80 à Ruch, dans l'Entre-Deux-Mers, pour fêter le 40<sup>e</sup> anniversaire de la victoire.

10 heures : accueil à la coopérative « Chais-de-Vaure » par M. Dupuy, président de la cave, qui, après un exposé sur le fonctionnement de son établissement, nous invite à déguster des vins blanc et rouge d'excellente qualité.

11 h 30 : dépôt de gerbe au monument aux morts par le général Feugas, M. Bonvoisin, maire de Ruch et le commandant Servoin.

11 h 45 : messe à la mémoire de nos morts. Homélie chaleureuse de M. le curé Houareau qui rappelle les durs combats menés par les goums marocains pour la libération du pays, leur héroïsme, leur esprit de sacrifice.

13 heures : déjeuner en la salle communale mise gracieusement à notre disposition par la municipalité.

En leur souhaitant « bon appétit » le président de la section remercie les membres présents de leur fidélité aux réunions. Il exprime sa vive gratitude à M. le maire, à M. le curé (excusé) et M. Dupuy, de leur accueil en leur cité. Il adresse ses compliments au général et à Mme Feugas pour la naissance, le 25 mars, de leur 25<sup>e</sup> petit-enfant, le mariage de leur fille Geneviève le 13 avril et, enfin, pour leurs noces d'or qu'ils fêteront en juillet. Il souligne la présence du docteur Delorme-Sorbié, notre doyen d'âge, maire honoraire de Ruch, de M. Bournerie, ancien maire de Ruch et président honoraire de la cave (il complimente ce dernier pour sa promotion récente au grade d'officier dans l'O.N.M.), de Mme Moreau tante du colonel Thet, président de la section ouest.

Il transmet enfin les sentiments affectueux du général Leblanc et les amitiés de nombreux camarades qui, pour des raisons diverses, n'ont pu être des nôtres.

Prenant la parole au dessert, le général Feugas appelle l'attention sur les points suivants :

- commande urgente de « L'Historique des Goums » ;
- inauguration en juillet de la statue du général de Monsabert ;
- assemblée générale de la Koumia à Gérardmer (Vosges).

Il complimente le colonel Ponse, Ruchelais de naissance, pour l'excellente organisation de cette journée qui en tous points fut une réussite.

**Etaient présents :** général et Mme Feugas, Arzeno et Mme, Cadot, Mme et deux invités, Charpentier, son frère et sa belle-sœur, Conchon, Mme et deux invités, Decomble et Mme, Durand-Degranges et Mme, Florentin et Mme, Garuz et Mme, Gerbier, Guillaume et son frère, Hébert et Mme, Joseph et Mme, Lamothe, Lang et Mme, Poirault et Mme, Paradge et Mme, Ponse et huit invités, Soubrié et Mme, Servoin, Mme et leur petite-fille Sandra, Mme Troussard, Victor Voinot et Mme.

Descendants : Hugues Durand-Desgranges, Christian Soubrié et Mme, Véro-nique Servoin et cinq invités. Il est à noter que seize invités divers, anciens d'Algérie et du Maroc, « les amis de nos amis », ont participé, avec plaisir, à notre journée.

**Etaient excusés** : général Leblanc, Jean Abadie, Alby, Arnaud, Brangier, Mme Beurpaire, Pierre Brassens, Castanier, Cunibile, Chauvel, Mme Ducruc-Niox, Dumollard, général Ferry, Mme Fournier, Fenêtre, Guyomar, Giraud, Guyardeau, Guimberteau, Mme Pierre Hubert, Jenny, Jolivet, de Kerautem, Labarrère, Vincent Lecuyer, docteur Labadan, Georges Mairot, Mauriac, Mounier, Mme Poulan, Ratel, Pierre de Rochefort, Salanié, Tenailon, Toussaint, Veyssière.

Descendants : Balilari, Mmes Bureau, Bourdeaux de La Motte et Mähler-Besse.

## AIDE AUX ANCIENS GOMIERS

Il se dégage du questionnaire envoyé en mars, que de nombreux adhérents (es) sont prêts à soutenir l'action menée par le président de section. Il a été décidé, à Ruch, de commencer par Tadla où, à ce jour, quatre Marocains ont fait acte de candidature.

H. SERVOIN.

## Marseille

### REUNION DU 16 JUI 1985

Dimanche 16 juin, un certain nombre de camarades de la section de Marseille se sont réunis pour déguster un méchoui, au Mas-de-la-Méchouane, entre Gémenos et Saint-Maximin.

Bien que la température et le cadre fussent de la fête, un nombre important des membres de la section s'étaient, hélas, excusés de ne pouvoir assister à ces agapes que notre ami, le docteur Léger, de Roquevaire, avait pris tant de soin à préparer.

Dans une courte allocution, au début du repas, le président Filhol fit un rapide compte rendu de l'assemblée générale de Gérardmer. Après avoir souhaité la bienvenue à la section de Marseille au général et à Mme de Chilly, ainsi qu'à Mme Feniou (à titre d'amie des goums) il salua parmi les assistants : le colonel Magnenot et son épouse, président de la section de Lyon, en vacances dans la région, le Marrakchi Thomas, son épouse et sa fille, venus se joindre à nous. Invitées par Merlin les religieuses : sœurs Marie-Charles, Madeleine et l'infirmière Jeannette de l'hôpital d'Aubagne, bien connues des nombreux goumiers (officiers et autres) qu'elles avaient soignées en 1944, avec tout le dévouement qui les caractérise, étaient également présentes et Merlin rappelait qu'elles avaient eu en particulier, parmi leurs grands blessés : de Sèze, de Mareuil, Huot, Nigould et lui-même.

Le président Filhol faisait aussi mention de la mort accidentelle, le dimanche 9 juin, à Orange, du jeune (quinze ans) Timothée Lancrenon, fils du capitaine Lancrenon du 1<sup>er</sup> R.E.C., membre de l'association des descendants, aux obsèques duquel, il avait assisté le 13 juin à Orange, accompagné de son épouse, de Mme Ocamica et du commandant Lavoignat, qui représentaient la Koumia, tandis que le lieutenant-colonel Delhumeau, représentait les descendants.

Le repas se déroulait ensuite dans l'ambiance habituelle que connaissent les réunions de la section, c'est-à-dire dans la joie qu'éprouvent tous ceux qui sont heureux de se retrouver pour quelques heures.

Tard, dans l'après-midi, la dislocation eut lieu, non sans que rendez-vous soit pris pour une prochaine réunion en octobre.

**Etaient présents :** Bertany et Mme, Brian et Mme, Brines et Mme, Busy et Mme, général de Chilly et Mme, Chollet et Mme, Coetmeur et Mme, Cros et Mme, Mme Desbrosses, Dubarry et Mme, Dubus, Duhoo et Mme, Mme Feniou, Filhol et Mme, Franceschi et Mme et trois invités, Hooock, Lasserre et Mme, Lavoignat, Dr Léger et Mme, Lejard et Mme, Mairot et Mme et un invité, Mansuy, Magnenet et Mme et une invitée, Marti et Mme, Merlin et Mme et quatre invitées, Mme Ocamica, Mme Para et deux invités, Setti et Mme, Thomas et Mme et trois invités, Verlet et Mme,

Parmi les descendants : Desbrosses et Mme, Setti.

**S'étaient excusés :** Aubert, Barbaize, Béra, Blanchard, Bonfils, Caron, Chaudmaz, Chevrot, Cramoisy, Dallier, Debril-Loiseau, Dekyvère, des Rieux, Donato, Ferré, Fouvet, Mme Franchi, Gaillard, Galline, Gerin, Gilles, Goule, Gourbin, Héran, Honoré, Korthals, Larousse, Loiseau, Mme Neigel, Paniagua, Pataine, Plisson, Potier, Mme Rey, Ruel, Sarrazin, Seigle, général Wartel.

Descendants excusés : Delhumeau, Dubus, Labarrère, Lopez.

Une quinzaine d'invitations n'ont pas obtenu de réponse.

## R. FILHOL.



## MONTSOUREAU

### REMISE DES PRIX AUX LAURÉATS DU CONCOURS SCOLAIRE DE LA FONDATION KOUIMIA-MONTSOUREAU

Texte remis, le 13 juin 1985, au **Courrier de l'Ouest**  
et à **Radio-Angers 101** qui, seule, en a fait état dans  
ses émissions du 13 juin au soir et du lendemain matin.

Le château de Montsoreau, propriété du département de Maine-et-Loire, abrite depuis 1956 le Musée des Goums marocains, unités qui ont pris une part importante de 1942 à 1945, aux combats ayant abouti à la libération de la France.

La Fondation Koumia-Montsoreau assure la gestion du musée ; son conseil d'administration est composé de personnalités locales (président du conseil général, préfet, maire de Montsoreau, général commandant l'E.A.A.B.C. de Saumur), du général directeur du Musée de l'Armée à Paris et de membres de l'Association des Goums marocains « la Koumia ».

La Fondation avait proposé cette année à des élèves des classes de première des lycées Chevrollier et Mongazon d'Angers et du lycée mixte Duruy de Saumur, un concours sur le thème : « La participation des goums marocains à la libération de la France ». Elle souhaitait ainsi faire connaître à ces jeunes le caractère très particulier de ces troupes, composées exclusivement de volontaires marocains, avec un encadrement français très réduit, la façon dont elles avaient été formées et entraînées clandestinement durant l'armistice de 1940 à 1942, et les conditions de leur engagement sur tous les théâtres d'opérations jusqu'à la fin de la guerre.

A l'issue de la réunion du conseil d'administration au château de Montsoreau, le 13 juin, son président et président de la Koumia, le général Feaugas a procédé, en présence de leurs parents et de leurs professeurs, à la remise des prix aux six lauréats du concours. Les deux premiers : Marc Bochereau, de Chevrollier, et Benoit Oriot, de Mongazon, ont gagné un voyage d'une semaine au Maroc. Ils pourront ainsi constater la place que tient encore la France au Maroc, près de trente ans après l'accession à l'indépendance du royaume, et combien reste vivace, parmi les anciens goumiers de l'Atlas, le souvenir de la fraternité d'armes qui a uni Français et Marocains sur les champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale.

Colonel DELAGE.

## MUSÉE DES GOUMS

## Dons reçus

Adjudant-chef BEZOU :

- Lot de six photos du voyage du sultan Mohamed ben Youssef au Tafilalet en 1941.

Adjudant-chef BROCHEREZ :

- Cachet du 44° Goum.

Adjudant-chef MOUNIER :

- Lot de douze photos représentant Tinrhir, Telouet, les Bibanes, Meknès et le monument du Sarhro.

Lieutenant MULLER :

- Médaille de Scheibenhart, Bas-Rhin, remise par le maire de la ville pour le musée.
- Médaille de Saint-Amarin, Haut-Rhin, remise par le maire de la ville pour le musée.

Commandant PASQUIER :

- « Six mois de guerre en Tunisie », de Pupier ;
- « Barouds de la dorsale tunisienne au Danube », de Chapeize ;
- « Le soldat oublié », de Guy Sajer ;
- « Lieutenant Bertram » (traduit de l'allemand), de H. Thies ;
- « Les agités d'Alger », de Cécil Saint-Laurent.

## Fermeture d'automne

En raison des vacances d'automne du personnel, le Musée des Goums sera fermé du mardi 12 novembre matin au mardi 26 novembre inclus.



MUSÉE DES GOUMS

## CARNET

## NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Lisa, le 12 juin, fille du capitaine-commissaire de l'Air et de Mme Cyril Villierbu (D) et petite-fille de notre grand ancien Roger Verney.
- Xavier, le 16 juin, fils de M. et de Mme Olivier Valette, petit-fils de M. Pierre Valette et de Mme (D), née Renée Garry.
- Sabrina, le 10 juillet, fille de M. et de Mme René Pasquier, petite-fille du commandant et de Mme André Pasquier.
- Alix, le 24 juillet, fille de M. et de Mme de Tonnac, petite-fille du lieutenant-colonel Guy Delafon.

Aux parents et aux grands-parents la Koumia et l'Association des descendants adressent leurs chaleureuses félicitations.

## MARIAGES

C'est également avec joie que nous annonçons le mariage de :

- Pierre-Laurent Jolivet, fils du colonel et de Mme Pierre-Guy Jolivet, avec Mlle Anne Godivier, le 22 juin, en l'église de Nantiat, Haute-Vienne.
- Eric Bourdeau (D), fils de M. et de Mme Bourdeau (D), petit-fils du général Bourdeau, ancien du Maroc, et du lieutenant des goums de Robillard de Beaurpaire, décédés, avec Mlle Christine Rancoule, le 6 juillet.
- Claire de Senneville (D), fille de M. et de Mme de Senneville (D), petite-fille du général Boyer de Latour, avec M. Charles-Antoine Cossée de Maulde, le 6 juillet.
- René Baud, fils du commandant, décédé, et de Mme Michel Baud, avec Mlle Marie-Françoise Ducoux, le 11 juillet en la collégiale Saint-Pierre du Dorat, Vienne.
- Yann Boivin, fils de M. et de Mme Charles Boivin, avec Mlle Agnès Deleusme-Garnier, le 31 août, en l'église Notre-Dame de Dinard, Ille-et-Vilaine.

La Koumia et l'Association des descendants adressent leurs chaleureuses félicitations aux parents et leurs vœux de bonheur aux jeunes époux.

## NOCES D'OR

C'est avec une joie particulière que tous les membres de la Koumia et les descendants s'unissent pour présenter leurs vœux et leurs bien vives félicitations au général et à Mme Feaugas qui ont célébré leurs noces d'or en famille, le 27 juillet au Méjean.

**DÉCÈS**

Nous avons la peine de faire part du décès de :

- Timothée Lancrenon, tué accidentellement, dans sa quizième année, le 9 juin. Il était le fils du capitaine Hervé Lancrenon, du 4<sup>e</sup> Etranger, et de Mme Lancrenon, Castelnaudary.
- Colonel de l'armée de l'Air Alain de La Baume (ami des goums), frère de Mme Beaupère, dont les obsèques ont eu lieu le 11 juillet à Chancelade, Dordogne.

Prévenu trop tard pour s'y rendre, notre président a adressé un télégramme de sympathie à Mme de La Baume au nom de la Koumia.

- Capitaine André Imbert, obsèques le 13 juillet à Gardonne, Dordogne. Le général Feaugas, représentant la Koumia, a déposé la plaque-souvenir sur le cercueil de notre camarade.
- Mme Marie-Madeleine Fournier, épouse du lieutenant-colonel Jean-André Fournier, le 21 juillet à Orleix, Hautes-Pyrénées.
- Mme Lardot, belle-mère du général Pierre Michel, ancien des A.I.
- Lieutenant-colonel Jacques Bourget, le 28 juillet, à Chapchinions, Saint-Sauveur de Peyre, Aumont-Aubrac, Lozère. Notre secrétaire général a présenté par lettre à Mme Bourget les condoléances de la Koumia.
- Abbé Jean Cuny, curé de Planois, Vosges, le 7 août au cours d'un pèlerinage à Einsiedeln, Suisse.

Bien connu et très estimé à Remiremont et dans sa région, dont il était originaire, l'abbé Cuny avait célébré la messe le 2 juin à la Croix-des-Moinats pour notre congrès annuel. La Koumia était représentée à ses obsèques, le 10 août, en l'église de Planois, par Vieillot, président de notre section des Vosges, et par Scotton, accompagnés de leurs épouses.

- Mme André Coudry, le 24 août à Aix-en-Provence, veuve du colonel Coudry, mère de Robert Coudry et de Béatrice Coudry, respectivement vice-président et membre de l'Association des descendants. Elle était la sœur de Mme Filhol, l'épouse du président de la section de Marseille.
- Colonel Michel Denain, le 29 août à Antibes, dont les obsèques ont eu lieu le 2 septembre en l'église du Cros-de-Cagnes, auxquelles assistaient les colonels Bérard, président de la section de Nice, et Gilbain qui ont déposé sur son cercueil la plaque de la Koumia.
- Général (CR) André Dorange (ami des Goums), fin août à Paris. Le général Dorange a été chef du secrétariat particulier du général Noguès, puis attaché au cabinet du général Juin à Alger en 1942-1943.

Aux familles en deuil la Koumia et les descendants adressent leurs affectueuses condoléances et les assurent de la fidèle amitié de tous leurs membres.

**NOMINATIONS - PROMOTIONS**

- Le lieutenant-colonel Bernard Dubost, époux de Martine Dubost (D), gendre de notre regretté secrétaire général le colonel Georges Gautier, est promu colonel le 1<sup>er</sup> août.
- Jean-Yves Pertin, fils du colonel Georges Pertin, est promu capitaine à la même date.

**Sont nommés au grade de chevalier de la Légion d'honneur**

- Colonel Bernard Dubost, déjà cité plus haut ;
- Marcel Dekyèvre, Le Pradet, Var ;

- Joseph Long, Ribiers, Hautes-Alpes ;
- Yves Olliver, Saint-Sauveur, Oise ;
- Louis Pascal, Tarascon, Bouches-du-Rhône ;
- Louis Serrahy, Py par Olette, Pyrénées-Orientales ;
- Elie Servant, L'Isle-Jourdain, Gers ;
- B.-Joseph Verdun, Le Val-d'Ajol, Vosges.

## NOS SUCCES

- Pierre Setti, président des descendants de la section de Marseille, nous fait part de son succès à la maîtrise des sciences techniques comptables et financières ainsi qu'à l'admission au D.E.S.S. de banque et de finance.
- Notre ami le docteur Henri Dupuch, dont « Les souvenirs du Maroc » vont paraître en librairie (cf. rubrique « Bibliographie »), après avoir été médaillé aux Jeux floraux de Toulouse en mai dernier, vient de recevoir la coupe de la Renaissance aquitaine offerte par l'Office municipal de Tourisme de Pau, qui lui a été remise dans la grande salle du Parlement de Navarre, pour sa pièce de théâtre en quatre actes, « alexandrins, alexandrins, alexandrins », « Bernadotte ».

La Koumia et l'Association des descendants adressent leurs plus vives félicitations à tous, promus, décorés et récipiendaires de ces diverses distinctions.

## NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES

### — Lieutenant-colonel Marcel Weiss

Notre camarade, qui avait souffert d'un malaise lors du congrès de Gérardmer, a envoyé au général Feaugas une lettre le remerciant du souci amical manifesté par la Koumia et des bons soins du docteur Weisgerber à qui il adresse tous ses éloges. Son état de santé, bien que précaire, lui a cependant permis de passer des vacances en Espagne avec son épouse et ses amis Saintain. Il envoie à tous ses sentiments cordiaux.

### — Révérend père Xavier Segrétain

André Galmiche nous a récemment signalé, surtout pour les anciens du 4<sup>e</sup> G.T.M. dont le R.P. Segrétain a été l'aumônier en Italie, que ce dernier, dont il reçoit régulièrement des nouvelles, était hébergé chez les Missionnaires d'Afrique, les pères blancs, 6, rue de Nointel, à Mours, 95260 Beaumont-sur-Oise, Tél. (3) 034-60-50. Mal remis d'une opération des hanches qui n'a que partiellement réussi, le père Segrétain a dû quitter sa paroisse de Mont-Saint-Aignan, près de Rouen, pour s'installer à la Maison des Missionnaires d'Afrique, conservant malgré tout un moral excellent.

Stanislas Mikcha, profitant d'un retour de Normandie le lundi 12 août, a fait le détour par Mours dans l'intention de le saluer, mais le R.P. Segrétain était malheureusement parti dans sa famille pour plusieurs jours.

Qu'il veuille bien trouver ici les amicales pensées des membres de la Koumia.



## IN MEMORIAM

### Le colonel Pierre Bertiaux

Le colonel Pierre Bertiaux vient de rejoindre, le 8 mars 1985, la longue cohorte de ceux de nos anciens qui nous ont déjà précédés « sur l'autre rive », et la Koumia est en deuil. Dans ses rangs, ceux qui ont eu le privilège d'avoir participé aux opérations de pacification du Maroc sont particulièrement peïnés, car il faisait partie de ceux que nous y avons toujours connus.

Né le 19 mars 1900 ; il appartient à cette jeunesse ardente du début du siècle, animée du souffle patriotique de la « Revanche », comme les Massiet du Biest, les Parlange, les Guillaume, les Leblanc, de Bournazel, Buteri, Lahure, de Latour, et tant d'autres. Il s'engage, dès que son âge le lui permet, à dix-sept ans, le 20 octobre 1917, pour la durée de la guerre, au 29<sup>e</sup> régiment de Dragons. Mais, à peine a-t-il rejoint le front, quelque part sur l'Aisne, qu'il doit être évacué, en janvier 1918, pour une grave affection pulmonaire contractée en service, qui le fera souffrir toute sa vie. Refusant d'être réformé, il rejoint son régiment dès qu'il s'estime guéri, en juin, et termine la guerre comme élève-aspirant.

Il entre alors au prytanée militaire à la La Flèche, pour y préparer le concours d'entrée à Saint-Cyr. Mais la maladie l'empêche de terminer ses études, et le renvoie à l'hôpital.

Admis à l'école de cavalerie de Saumur en 1923, il est nommé sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1924, et est affecté au 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, en Algérie. Attiré par le Grand Sud, il demande, et obtient, son affectation à la compagnie saharienne du Touat-Gourara, où il sert pendant deux ans, en 1925-1926. Puis il se porte volontaire pour le Maroc, où la guerre du Rif va bientôt s'achever. Avec le 2<sup>e</sup> régiment de spahis marocains, il participe aux derniers combats, et assiste à la reddition d'Abdelkrim, le 27 mai 1926, à Tizemmouren, sur l'oued Rhis, où un détachement aux ordres du lieutenant-colonel Giraud, comprenant l'escadron du lieutenant Bertiaux, accueille le Rogui vaincu.

En 1927, dans le cercle du Moyen-Ouerrha commandé par le chef de bataillon Trinquet, il prend part aux opérations de nettoyage de la région de Kaoulech, qui se terminent par la reddition de Slitten el Khamlichi, le dernier chef rebelle rifain. Ses compagnons d'armes sont alors, avec le capitaine Carrère, chef du bureau des Affaires indigènes de Tafrant, les lieutenants de Latour, Blazy, d'Alès, de Cartassac, Massiet du Biest, Parlange...

Après un bref séjour en France, il est admis, en 1929, au cours de perfectionnement des Affaires indigènes, à Rabat. Il est affecté, en juin 1930, au bureau du cercle d'Azilal, et prend, peu de temps après, le commandement du poste des Aït M'hamed et du 14<sup>e</sup> Goum.

A la tête de cette unité, le lieutenant Bertiaux participe à la première rencontre des goums du sud et des goums du nord de l'Atlas. Elle s'effectue le 13 juin 1931 sur la chaîne maîtresse de l'Atlas, au Tizi n'Aït Imi, à 3.050 mètres d'altitude, avec les 32<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup> goums aux ordres du lieutenant-colonel Chardon, qui vient de prendre le commandement du territoire du Ouarzazat, nouvellement créé.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le 14<sup>e</sup> Goum reçoit l'ordre de franchir une nouvelle fois l'Atlas pour venir s'installer, dans le cercle du Dadès-Todrha, à Imiter, face à la fertile palmeraie du Todrha et aux avant-monts du djebel Sarhro hostile. Il participe en 1932 à l'occupation du Todrha par le groupe mobile de Marrakech aux ordres du général Catroux. L'amrhar, encore inconnu, de la petite fraction des Ilemchane des Aït Atta, Asso ou Baselham, s'enfuit devant nos troupes et se réfugie, avec les siens, dans le massif du Bou Gafer, au cœur du Sarhro. L'événement passe inaperçu.

Nommé chef du bureau des Affaires indigènes d'el Kelaa des M'gouna, il rejoint, avec les partisans Aït Seddrat et M'gouna, la harka du Dadès, qui, aux ordres du capitaine Barrieux, s'apprête à prendre sa place dans le dispositif d'attaque du djebel Sarhro, en février 1933. Il se distingue particulièrement dans les combats sanglants qui marquent cette campagne, notamment le 14 février, en rétablissant par une manœuvre hardie, une situation compromise par la combativité des Aït Atta devant le Tizi n'Tamleit. Il est cité à la suite de cette action d'éclat.

Terminées dans le djebel Sarhro par la soumission de Asso ou Baselham le 25 mars 1933, les opérations se poursuivent sans désemperer sur le versant sud de l'Atlas Central pour réduire la dernière poche de dissidence. Avec ses partisans, le lieutenant Bertiaux y participe, à l'avant-garde du groupe mobile de Marrakech. Il est blessé dans la vallée de l'assif Tilmî le 10 juin 1933, mais refuse de se laisser évacuer pour pouvoir participer au dernier assaut de la cime de l'Atlas, du djebel Hamdoun, qui se termine par la soumission de Saïd ou Skounti, dernier amrhar de guerre des Aït Morhrad.

Pormu capitaine à titre exceptionnel le 23 juin 1936, il est nommé chef du bureau du cercle du Haut-Ouerrha, à Taounate. Rapatrié en fin de séjour en 1938, il rejoint le 4<sup>e</sup> Spahis à Senlis, en qualité d'adjoint au chef de corps. Son affection pulmonaire ne lui permet pas de servir sur le front et il est remis à la disposition du commissaire Résident général au Maroc, où il prend le commandement du bureau d'Arbaoua, à la frontière de la zone d'influence espagnole.

Il est promu chef d'escadrons le 25 décembre 1941, et est nommé commandant de la mehalla chérifienne de Rabat. A ce poste, il prend une part très active aux opérations de camouflage du personnel et du matériel des goums, décidé par le général Noguès sur proposition du colonel Guillaume, pour les soustraire aux investigations des commissions d'armistice allemande et italienne.

Lors du débarquement des forces américaines sur les côtes du Maroc, le 8 novembre 1942, il réussit à faire cesser le feu, le 11, entre les troupes françaises et américaines engagées à Casablanca dans le secteur des Roches-Noires.

Il prend part ensuite, comme commandant en second du 4<sup>e</sup> G.T.M. à la campagne d'Italie. Mais, après le dur hiver 1943-1944, passé dans le massif des Abruzzes, sa maladie pulmonaire se réveille et il est évacué sur le Maroc le 1<sup>er</sup> mars 1944. Il est alors nommé au commandement du cercle de Guercif, qu'il conserve jusqu'en 1951. Il prend ensuite le commandement du territoire du Ouarzazat et entretient des relations de confiance amitié avec le pacha el Hadj Thami à Marrakech, et avec son fils, le caïd Si Brahim, son khalifa au sud de l'Atlas.

Promu colonel le 1<sup>er</sup> avril 1954, il est nommé chef du territoire de Sefrou, où il tente, mais sans succès, d'amener le pacha Si Bekkaï, cavalier comme lui, à rejoindre le mouvement d'Opposition et des Réformes, animé par le Glaoui. Amer, il assiste à la victoire du parti de l'Istiqlal et à la fin du régime de protectorat, ainsi qu'aux troubles sanglants qui accompagnent le retour d'exil du sultan Sidi Mohamed et la naissance du jeune royaume du Maroc.

Il est atteint par la limite d'âge de son grade le 19 mars 1957 et commence aussitôt une seconde carrière, à la direction du service du personnel de la compagnie des pétroles B.P., qu'il assume jusqu'en 1963.

En 1964, il rejoint enfin sa ville natale, Joigny. Mais, loin d'y « prendre retraite », il se dévoue au service de ses concitoyens, malgré son affection pulmonaire, aggravée maintenant de troubles cardiaques. Porté à la présidence d'associations d'anciens combattants et d'associations patriotiques, il est président-fondateur d'une société culturelle jovinienne, dont il est, à juste titre, très fier.

Passionné d'histoire, et spécialement d'histoire marocaine contemporaine, il anime de ses souvenirs le bulletin de liaison des membres de la Koumia, dans lequel il publie, en collaboration avec mon cher Yves Jouin, un historique succinct, mais précis, de chacun des cinquante premiers goums marocains, qui me sera, par la suite d'une aide très précieuse pour la rédaction de « L'Histoire des Goums marocains de 1908 à 1934 ». Combien de fois l'ai-je, alors, mis à contribution !

Faut-il rappeler, aussi, que c'est lui qui fit accepter par les édiiles de sa ville et par le ministère de la Défense, que le nom de notre camarade Abescat, mort pour la France à la tête de goums en 1945, soit donné à l'une des casernes de la garnison ?

La « mémoire » de la Koumia certes, est collective. Mais le colonel Bertiaux en était l'une des cellules les plus riches, après une carrière marocaine d'une exceptionnelle variété, couvrant trente années de service en Afrique du Nord, dont vingt-sept au Maroc.

Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de huit citations, il totalisait plus de cent annuités au moment où il prit sa retraite.

Que Mme Bertiaux et ses enfants soient assurés que la Koumia gardera fidèlement le souvenir du colonel Bertiaux, en premier lieu par tous ceux qui ont eu le bonheur et l'honneur d'approcher ce splendide officier du service des Affaires indigènes du Maroc.

Jean SAULAY.

## Lieutenant-colonel Cozette

Né le 29 janvier 1895 à Noyon (Oise), Charles, Emile, Roland Cozette, engagé volontaire en octobre 1913, entre dans « la Grande Guerre » le 12 août 1914 au sein d'un régiment de cuirassiers, passe au 11<sup>e</sup> de hussards puis au 1<sup>er</sup> R.T.A. Blessé le 15 avril 1917, il est évacué du front et affecté en Algérie où il sert jusqu'au 30 mai 1919. Puis il rejoint le Sud tunisien jusqu'au 25 novembre 1920, date à laquelle il est de nouveau affecté en Algérie où il sert aux Affaires indigènes successivement à Djelfa, où il est promu lieutenant le 11 février 1924, puis à Touggourt. Promu capitaine le 25 septembre 1932 il est affecté au 11<sup>e</sup> R.T.A. où il effectue son temps de commandement avant de rejoindre les Affaires indigènes le 27 mars 1935 comme chef de poste des Ouled Djellal (annexe de Biskra). En 1936 il est affecté au service central à Alger et lors de la mobilisation générale le 2 septembre 1939 il prend le commandement du 3<sup>e</sup> goum à cheval qu'il quitte le 1<sup>er</sup> décembre 1941 pour assurer à Alger la direction du cours des Affaires indigènes d'Algérie-Tunisie.

Promu chef de bataillon le 25 mars 1942 il est affecté à l'annexe de Géryville qu'il ne rejoint pas, prenant au Maroc le commandement du 1<sup>er</sup> Tabor à Azilal.

A la tête de cette unité il participe à la campagne de Tunisie, à l'issue de laquelle il prend le commandement des goums de la région de Meknès le 1<sup>er</sup> juin 1943, puis de la région Agadir-Confins le 27 octobre 1945.

Promu lieutenant-colonel le 20 janvier 1946, il prend sa retraite le 23 avril de la même année après trent-trois ans de services effectués en quasi totalité en « campagne ».

Blessé en 1917 comme jeune gradé, titulaire de trois citations dont deux à l'ordre de l'armée, officier de la Légion d'honneur, le lieutenant-colonel Cozette

fut un de mes prédécesseurs au commandement du 1<sup>er</sup> Tabor dont le passage à la tête de cette unité fut marqué par l'attribution d'une palme supplémentaire au fanion de celle-ci. C'était, comme le mentionne une de ses citations, « un officier supérieur d'une bravoure remarquable et d'une audace exceptionnelle », mais c'était aussi un modeste qui jusqu'à ses derniers jours a refusé de solliciter la reconnaissance de ses mérites.

Il avait accepté en soldat, avec beaucoup de courage la mort au Champ d'honneur en Algérie de son fils René et avait eu la joie avant de s'éteindre le 2 décembre 1984 de savoir qu'une promotion de jeunes officiers avait choisi celui-ci comme parrain.

Que sa famille, et en particulier son fils Pierre, membre fidèle de la Koumia, trouve ici la certitude que le souvenir du lieutenant-colonel Cozette demeurera dans nos mémoires.

A. FEAUGAS.

## Adjudant-chef Joseph Vétois

Né le 18 décembre 1909 à Villequier, dans le Cher, Joseph Vétois y fait sa scolarité puis travaille comme vendeur à Paris.

Il s'engage en 1928 au 23<sup>e</sup> régiment de spahis marocains à Casablanca. Il est nommé brigadier en juin 1929 pour être affecté au 31<sup>e</sup> Goum à Alemsid. Vétois est promu brigadier-chef le 1<sup>er</sup> décembre 1930 et maréchal-des-logis le 16 juin 1931. Il se rengage alors comme caporal-chef au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves et est affecté au 25<sup>e</sup> Goum au Mhamid. Promu sergent le 1<sup>er</sup> février 1935, sous-officier de carrière le 20 avril 1938, il est nommé sergent-chef le 1<sup>er</sup> avril 1939. Placé en congé d'armistice en novembre 1940 pour être recruté en qualité d'agent contractuel des méhallas chérifiennes, il est affecté au 84<sup>e</sup> Goum du X<sup>e</sup> Tabor à Taforalt. Il participe avec cette unité, sous les ordres du capitaine Gascou, aux campagnes d'Italie et de la libération. Il est nommé adjudant le 1<sup>er</sup> janvier 1945 et adjudant-chef le 19 mars 1945. Il est délogé des cadres en août 1946.

Sa conduite au feu lui avait valu une citation à l'ordre des T.O.M. en 1934, une à l'ordre de la division en Italie, puis une à l'ordre de la brigade dans les Vosges. La médaille militaire avait récompensé l'ensemble de ses services en 1946.

Il se retire à Rabeauchamp, près de Val-d'Ajol, dans les Vosges, et se marie avec une enfant du pays en 1945. Cette union sera bénie par la venue de six enfants. En 1947 Vétois se retire à Osmerly, dans son Berry natal où il est employé municipal jusqu'en 1974. Depuis, il y vivait les paisibles jours d'une retraite bien gagnée, entre son épouse et ses enfants. Il a été brutalement ravi à leur affection le 2 mai 1985.

Tous les anciens du X<sup>e</sup> Tabor garderont de leur camarade Joseph Vétois le souvenir d'un garçon charmant, dévoué, serviable et aimant son métier. Que Mme Vétois, ses enfants et petits-enfants trouvent ici l'expression de nos sincères condoléances.

Henry MULLER.

## Chef d'escadrons André Vérié

(ADDITIF AU BULLETIN N° 93, JUILLET 1984)

La nécessité de ne pas retarder la sortie du bulletin nous a conduits, en juillet de l'an dernier, à ne faire paraître que les paroles d'adieu prononcées aux obsèques du commandant Vérié par le colonel Jacquinet, sans attendre les éléments de son curriculum vitae, ce dont nous prions sa famille de bien vouloir nous excuser.

Tous ceux qui l'ont connu et apprécié pourront lire ci-dessous un bref résumé de sa carrière, dû à l'amicale sollicitude du colonel Jenny.

Engagé volontaire à dix-huit ans, André Vérié quitte la France le 2 mai 1931 pour le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique à Casablanca. Il inaugure sa carrière de goumier en 1934, à Assa au 16<sup>e</sup> Goum. Après être passé par Goulmima et Tinerhir, le voici maréchal-des-logis-chef au 88<sup>e</sup> Goum à Nkheila, d'où le colonel Jenny garde de lui le souvenir d'un subordonné discipliné, dynamique, efficace et soucieux, en toutes circonstances, de conserver le prestige du cavalier.

Quand la guerre reprend en A.F.N. l'adjudant Vérié est affecté au V<sup>e</sup> tabor. Il participe alors aux campagnes d'Italie et d'Allemagne.

Nommé sous-lieutenant le 23 mars 1945, il rentre au Maroc avec le 4<sup>e</sup> G.T.M. et poursuit sa carrière de goumier à Fès, Aknoul, Tahar-Souk, Dar-Caïd-Allal et Boulmane.

Il participe comme capitaine à la guerre d'Indochine, à la tête du 9<sup>e</sup> goum du XI<sup>e</sup> tabor, puis à celle d'Algérie comme officier des Affaires algériennes.

Il termine sa carrière militaire à Lyon, au 8<sup>e</sup> cuirassiers, où il est promu chef d'escadrons le 1<sup>er</sup> avril 1962.

Ses qualités de chef et son courage lui auront valu huit citations et la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Fervent adhérent de la Koumia, notre ami assistait toujours à nos réunions, où l'accompagnait fidèlement son épouse que nous assurons, ainsi que ses enfants, du souvenir durable que nous en conserverons.



Chief d'escadrons André Véné

## ARTICLES DIVERS

### Souvenirs d'un officier de la Mission

### militaire française au Maroc (1911-1912)

(Suite du n° 97)

Le 19 au matin, troisième jour de l'émeute, la situation à Tamdert semblait franchement bonne.

Au tabor du génie, il n'y avait plus, avec le capitaine Normand, que ses instructeurs et quelques hommes.

Vers 9 heures du matin, celui-ci transmit au capitaine l'ordre du colonel Mangin, chef de mission, de quitter Tamdert avec les instructeurs français et de gagner Dar Debibagh, le camp français. Cet ordre inattendu, déjà donné la veille comme reprise de contact avec le commandement, après deux jours d'émeute, avait paru si inopportun et même si dangereux que le capitaine avait demandé avec instance à ne pas l'exécuter. Le caïd Raha disait nettement que c'était de la folie. Les hommes ne comprendraient pas le départ de leurs instructeurs après ces deux jours de fidélité. C'était risquer d'en faire sur le champ des révoltés dont les instructeurs seraient les premières victimes. Mais l'ordre répété portait : « Cet ordre est formel, immédiatement exécutoire et ne souffre aucune interprétation. » Cet ordre navrant fut exécuté. Grâce surtout au caïd Raha, les hommes ne se rendirent compte qu'au dernier moment que leurs instructeurs les quittaient. Le caïd Raha et le tabor vinrent avec eux, en ordre, jusqu'à Bab Ftouh.

Eux sortis, ainsi que les instructeurs du capitaine Normand, le caïd Raha ferma la porte sur eux. On tira sur eux de tous les côtés, du plateau, de la muraille. Une section de tirailleurs algériens venue de Dar Debibagh pour protéger ce repli, attira sur elle le feu des rebelles. Son chef, l'adjudant Lecossois fut grièvement blessé.

Les instructeurs arrivèrent saufs, d'abord au bastion sud occupé la veille par des Sénégalais, puis à Dar Debibagh. Puis le lendemain matin, à l'hôpital où était l'état-major. Après ce départ, ce qui était prévu se produisit : la débandade du tabor et le pillage de Tamdert. Le caïd Raha avait rassemblé ce qu'il avait pu dans un fondouk voisin de Bab Ftouh. Le capitaine le retrouva, le lendemain, assis sur une borne à la porte de l'hôpital et l'attendant.

Ainsi finit tristement le Tabor 5, où tous les gradés marocains, sauf un caïd mia, et plus de 250 hommes restèrent dans la main de leurs chefs français jusqu'au moment où ceux-ci les abandonnèrent pour exécuter un ordre répété trois fois.

Ici se termine le rapport du capitaine commandant ce tabor qui allait ressusciter quelques jours plus tard, comme on le verra, pour devenir la « cellule » des tirailleurs marocains. Auparavant, voici quelques souvenirs et quelques réflexions sur les événements.

Une nouvelle voiture ?  
Des travaux dans votre maison ?  
De l'argent pour l'avenir ?

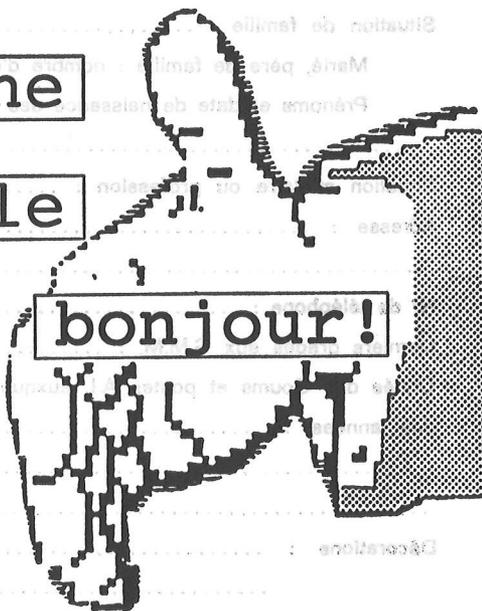
Le crédit

et l'épargne

c'est simple

comme...

bonjour!



70 agences sont à votre écoute dans toute la France  
demandez l'adresse de la vôtre en écrivant,  
sans timbre, à: Cetelem - Libre réponse N° 604 92  
92529 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

**cetelem**

89, avenue Charles-de-Gaulle  
92200 Neuilly-sur-Seine  
Tél. 738.85.85

# LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS  
Reconnue d'utilité publique

DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE  
Décret du 28 février 1958, « J.O. » du 1<sup>er</sup> mars 1958

SECRETARIAT  
GÉNÉRAL :  
14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS  
TÉL. : (1) 874-52-93

SECTION : .....

## BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Situation de famille : .....

Marié, père de famille : nombre d'enfants : .....

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs : .....

Situation militaire ou profession : .....

Adresse : .....

N° de téléphone : .....

Derniers grades aux G.M.M. : .....

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication  
des années : .....

Décorations : .....

A ....., le ..... 19....

Signature :

Cotisation annuelle : 20 F.

Abonnement au bulletin de la Koumia pour 1985 (4 numéros par an) : 80 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : KOUMIA 8813-50 V PARIS.

Les réunions ont lieu le 3<sup>e</sup> mardi de chaque mois au secrétariat, de 18 heures à 20 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.  
Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Etienne-d'Orves.

**ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES  
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS  
ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE**



Association loi 1901

Siège social : mairie de Montsoreau, 49730 MONTSOREAU

## BULLETIN D'ADHESION

Nom et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

FILIATION : .....

Situation de famille : ..... Nombre d'enfants : .....

ADRESSE : .....

Numéro de téléphone : .....

PROFESSION : .....

Grade dans l'armée (éventuellemen) : .....

Profession du conjoint : .....

Nom de jeune fille de votre épouse : .....

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes, en France.

- Montant de la cotisation pour 1985 : 40 F.
- Abonnement au bulletin de la Koumia pour l'année 1985 : 80 F. (Ce bulletin paraît quatre fois par an : mars, juillet, septembre, décembre.)
- Annuaire : 20 F.

Cet annuaire comprend la liste des membres de la Koumia et celle des membres de l'Association des descendants.

- Ci-joint, en règlement, la somme de ..... F.
- Chèque à libeller au nom de l'Association des descendants des membres de la Koumia

et à adresser, joint au bulletin d'adhésion, au président Georges B. de LATOUR, 1, rue Thiers, Thorigny-sur-Marne, 77400 Lagny sur Marne.

A ....., le .....

Signature :



# RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANÇAISES

le plus « **koumia** » des groupes de  
compagnies d'assurances

1, rue des Arquebusiers - 67000 - STRASBOURG  
48 - 50, rue Taibout - 75009 - PARIS  
78, route de Paris - 69260 - LYON-CHARBONNIÈRES

**Bernard MERLIN**

SECRETAIRE GENERAL

STRASBOURG

**Henry ALBY**

CONTROLEUR PRINCIPAL

" Bordeneuve "

31380-MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

**Pierre SALANIÉ**

AGENT GENERAL

" Le Haut-de-la-Côte "

46220 - PRAYSSAC

**Michel LEONET**

PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL  
DU GROUPE

Rhin et Moselle - Assurances Françaises  
Languedoc

STRASBOURG

**André FEAUGAS**

INSPECTEUR GENERAL HONORAIRE

" Le Méjean "

Pessac - sur - Dordogne  
33890 - GENSAC

**Maurice DUBARRY**

DIRECTEUR ADJOINT HONORAIRE

" La Grande Candelle "

Allée des Pins - 13009-MARSEILLE

**Renaud ESPEISSE**

SOUS-DIRECTEUR HONORAIRE

4 . Quai Koch - STRASBOURG

En ville, l'émeute avait éclaté le 17 avril, un peu avant midi, à la Kasbah des Cherarda, lors du paiement de la solde au tabor d'instruction, tabor des « harrabas ». Cette solde étant, pour la première fois, réduite de la retenue pour l'ordinaire, certains rejetèrent leur argent. Puis des soldats allèrent en grande effervescence au palais se plaindre au sultan ; celui-ci aurait répondu à une délégation : « Hada beinat koum », (c'est affaire entre vous), c'est-à-dire entre vous et vos instructeurs. — Par quel hasard ou quelle complicité les soldats purent-ils prendre dans un magasin armes et cartouches ? Le fait est qu'ils se répandirent en ville par Bou Djeloud où se propagea l'émeute. A la Kasbah des Cherarda, furent tués tous les instructeurs isolés, ainsi que ceux qui ne purent gagner l'hôpital devenu le centre de la résistance. Puis la masse des révoltés soldats et gens de la ville, se porta au Mellah, suivant le réflexe marocain de toutes les émeutes. Ce fut l'incendie et le pillage. Un grand nombre de juifs avaient pu se réfugier dans l'enceinte du palais.

Sur l'émeute en ville et sur ses victimes, le livre de M. Hubert-Jacques, qui était sur place, donne d'affreux détails malheureusement trop exacts pour qu'on ait le cœur de les recopier ici avec les noms de tant de camarades et de quelques amis (32). Il faut cependant relire ce passage du chapitre intitulé : « Les victimes ».

« A l'Hôtel de France, tenu par Mme Imberdis, et situé au centre de la ville dans le quartier du Talaa, plusieurs officiers, sous-officiers et civils venaient de se mettre à table lorsque leur parvinrent les premières nouvelles de l'émeute. Aussitôt, les officiers et sous-officiers se levèrent pour se rendre en toute hâte à la Kechla, tandis que les civils se préparaient à organiser la résistance.

Les capitaines Cuny et de Lesparde furent assaillis dans la rue, près de la porte de Bou Jloud, et tués par la population et les soldats mutinés... Le père Fabre, missionnaire français de l'ordre des Franciscains, fut abattu à coups de fusil dans la cour de l'Hôtel de France... »

Ce jour-là, 17 avril, ayant passé la matinée à la Kasbah des Cherarda, où était l'état-major, en rentrant chez moi vers midi, j'étais monté, sitôt après avoir déjeuné, dans une petite pièce donnant sur les terrasses, où je prenais le café. Il pouvait être une heure et demie. A ce moment-là, je vis monter le soldat Aomar el Ouriki, affolé, qui me dit : « On tue les chrétiens dans la ville. » Et ce détail précis, qu'il venait de voir tout près de nous, vers le pont de Bein Lmdoun : deux têtes coupées, portées sur des piques. Alors, je perçus la rumeur sur la ville, cependant que j'avais la stupeur de me voir dévisagé, à quelques pas, des terrasses voisines, par des femmes dont jamais auparavant je n'avais vu les visages.

Il pouvait être une heure et demie. Or, à cette heure-là, l'émeute battait son plein dans la ville. Et les têtes coupées qu'avait vues l'Ouriki étaient peut-être celles de Cuny et de Lesparde, mes amis, premières victimes de l'émeute, avec qui, je n'avais pas accepté de déjeuner, comme je le faisais si souvent, préférant ce jour-là rentrer à Tamdert où on devait, l'après-midi, dans le paiement du prêt, appliquer les retenues pour l'ordinaire. C'était le destin...

Je ne pensai pas un instant à une révolte des soldats, tant j'étais sûr des miens, mais à une émeute en ville. Il s'agissait donc d'abord de gagner Tamdert, pour participer avec le tabor au rétablissement de l'ordre.

J'envoyai l'Ouriki y chercher mon cheval. Car, devant partir en convalescence dès le retour de la colonne des Beni Sadden, j'avais quitté le beau riad, pour une petite maison à quelques pas, sans écurie. Bientôt arriva le moqaddem de cavalerie Moulay Ahmed Doukali. En montant à cheval avec lui à la porte de la maison, au fond de l'impasse, j'entendis les cris et les vous-vous des femmes sur les terrasses. Elle criaient : « A mort le chrétien ! » Les vous-vous des femmes de Fès!...

Il fallait traverser un petit souk de quartier, toujours populeux, surtout à cette heure-là, sous la mosquée des Andalous. Je le traversai comme d'habitude, écartant doucement les gens de la cravache : « Balek, balek » (34). Il était deux heures de l'après-midi. A l'autre bout de la ville, je ne pouvais pas me douter que la plupart des nôtres étaient déjà massacrés. C'est à cette heure-là que fut peut-être ma grande chance d'être un familier du quartier.

Par la longue rue, plutôt sentier, qui joint Sidi Bou Djida à Bab Ftouh, à travers le quartier des potiers, je me trouvais en quelques minutes à Tamdert. Je croyais que tout était fini. Tout ne faisait que commencer. Le visage soucieux de mon vieux caïd Raha Ali Ou Belaid aurait suffi à me l'apprendre.

Je n'ai pas d'autres souvenirs, pendant ces journées, que ce qui a été dit dans le rapport cité plus haut. Mais qu'était devenue ma « maisonnée » ? J'étais inquiet pour Allouache, l'Algérien, resté dans la maison avec la vieille Thamo. Jusqu'au troisième jour, on n'y toucha pas, tant qu'on sut que nous tenions à Tamdert, avec les soldats. Mais quand on apprit l'évacuation et le pillage, et le bruit que j'étais tué, on se dit qu'il n'y avait pas de mal à piller un peu la maison. Alors, le pauvre Allouache eut de la peur et de la peine et fut un peu malmené, mais protégé tout de même par les gens du quartier ; on coupa sa belle moustache... Il a conservé longtemps la hantise de ces journées, jusqu'à sa mort, en Champagne, en 1915, sergent de tirailleurs.

La maison avait été un peu pillée, pas complètement. Quand je revins la visiter, quelques jours après la révolte, j'eus la surprise d'y trouver un dépôt de tabac, provenant du pillage du Mellah. Car un certain nombre de mes soldats étaient venus s'y installer, se constituant mes héritiers. Si quelques objets furent jetés à l'oued Fas, crainte de représailles, d'autres me furent rendus spontanément. Les gens dirent qu'ils les avaient pris pour les mettre en sûreté. Mais Dieu seul sait la vérité ! Même une vieille timbale d'argent, souvenir de famille, me fut rapportée par un voisin dès mon retour à la maison.

Ce n'était plus, hélas ! pour l'habiter. Je campai désormais sous la tente, d'abord au camp de Dar Debibagh, puis, avec ma compagnie nouvellement créée, (la première des troupes auxiliaires marocaines), en pleine campagne, près de la petite source d'Aïn Khemis, actuellement au cœur de la ville nouvelle. (Que n'ai-je acquis ce terrain, pour une bouchée de pain ?...)

Finie désormais la vie citadine.

J'ai dit que le livre de M. Hubert Jacques est une excellente référence pour ce qu'il a vu lui-même, parce qu'il y était, c'est-à-dire les massacres du premier jour. Quant à ce qui s'est passé à Tamdert, où il n'est pas venu et pour cause, ni lui ni d'autres, pendant ces journées, et où il semble ignorer qu'un tabor presque entier est resté fidèle, nul n'est mieux placé pour savoir ce qui s'y est passé que celui qui était sur place et qui commandait ce tabor.

\*:\*

Dans la ville ce fut le massacre de tous les Français qui n'avaient pu trouver refuge.

Le bataillon de tirailleurs du commandant Philippot, entré dans Fès par l'oued à la fin de l'après-midi, non sans pertes, organisa la défense des quartiers occupés par les Européens et la recherche de ceux qui pouvaient encore être sauvés.

A Tamdert, comment expliquer l'attitude du tabor ? D'abord ce fut une chance d'être séparés du gros des troupes par toute l'étendue de la ville, donc à l'abri de la contagion immédiate de la révolte. D'autre part, l'état moral du tabor qui avait déjà presque une année d'existence régulière, venait de s'affirmer excellente pendant la dernière campagne. Les cadres, peu nombreux, tous anciens, étaient en confiance. Quant aux procédés de commandement, ils ont été indiqués dans la « note au Tabor 5 ».

Enfin, comment expliquer cet ordre navrant, ordre d'abandon dont l'exécution, le 19, à midi, troisième jour de l'émeute, fut suivi de la débandade du tabor et du pillage de Tamdert. Pourquoi donné ? Pourquoi exécuté ?

Pourquoi donné ? Sans doute dans le but de sauver les instructeurs de Tamdert après déjà tant de victimes. Mais pourquoi n'avoir pas fait confiance au chef du tabor qui était sur place, qui connaissait l'état de sa troupe et demandait de rester avec elle en termes si pressants que la réaction du colonel Mangin,

à l'hôpital, en présence du docteur Christiani, fut celle-ci : « C'est de l'indiscipline. » L'ordre fut répété sous la forme impérative qu'on a dite. On revenait aux réflexes du temps normal : Garde-à-vous.

Il y a sans doute aussi une autre raison : le capitaine Normand, entre Tamer et Bab Ftouh, n'ayant plus autour de lui que ses instructeurs et quelques hommes de son tabor du génie, il est vraisemblable que ses comptes rendus aient influencé le chef de mission (35).

Pourquoi avoir exécuté cet ordre, le plus pénible que j'aie jamais reçu ? Uniquement parce que je n'étais pas le seul Français en cause et qu'il y avait avec moi des instructeurs dont j'avais la responsabilité.

## QUELQUES REFLEXIONS SUR LES CAUSES POSSIBLES DE L'EMEUTE

Il y avait près d'un an que la colonne Moinier, appelée par le sultan Moulay Hafid, avait dégagé la ville de Fès, assiégée par les Berbères. Il y a, à ce propos, une lettre de Moulay Hafid au pacha et aux gens de Tanger, pour leur expliquer sa demande d'intervention. Cette lettre est bourrée d'arguments réalistes et théologiques et pleine de malédictions contre les sauvages Berbères (« Barabir », disent les citadins). « Amazighophobie », écrivait le docteur Linarès, médecin de la Mission militaire, qui accompagna le sultan Moulay Lhassen lors de son expédition au Tafilalet en 1893.

Le général Moinier, arrivé à Fès, le 21 mai 1911, avait « aéré » cette ville. Mais tout le reste du pays était insoumis. Meknès n'était pas même occupé.

D'autre part, les instructions du gouvernement, après les conversations franco-allemandes, étaient très limitatives : ne pas entrer dans Fès, même les goums (d'où le camp français à Dar Debibagh) ; aérer la capitale ; assurer la ligne d'étapes ; puis regagner la côte en laissant le soin de garder le pays à l'armée chérifienne, en voie de développement et d'organisation.

En raison de ces instructions, le général Moinier était sur la route de Rabat, à quatre jours de Fès, quand éclata l'émeute, le 17 avril. Il ne restait à Fès, en dehors des troupes chérifiennes, que la petite garnison de Dar Debibagh : un bataillon de tirailleurs, une demi-batterie d'artillerie, une section du génie, plus l'escorte de l'ambassade.

Or, cette année ne s'était pas écoulée sans événements importants. Les diplomates avaient préparé et décidé Moulay Hafid à signer le traité de protectorat. Ils étaient aussi tombés d'accord avec lui sur son désir d'abdiquer. Dans le but prochain de sa retraite et d'emplir sa valise par ces vilains procédés qu'il s'agissait justement de bannir à jamais de l'empire chérifien. (A jamais...) le sultan se trouvait de plus en plus gêné et mécontent. On le savait et on le disait en ville ; on colportait des histoires : ses femmes rassemblées au palais et dépouillées par lui de leurs bijoux...

Le 30 mars 1912, M. Gaillard et Ben Ghabrit aidant, Moulay Hafid avait signé avec M. Regnault, ambassadeur, le traité de protectorat. Arrivée à Fès six jours auparavant, l'ambassade Regnault devait en repartir le 17 avril, le même jour que le sultan qui se rendait à Rabat. L'escorte de l'ambassade comprenait un bataillon de Sénégalais, une compagnie de coloniaux, une section de mitrailleuses, une demi-batterie d'artillerie, un demi-escadron de chasseurs. Seul, un violent orage qui éclata le 16 avril empêcha le départ de l'ambassade et la sauva probablement de subir en route une attaque des Berbères.

Les troupes chérifiennes restaient donc seules à occuper Fès. Elles étaient en pleine période d'organisation. Le colonel Mangin, après avoir passé dans ce but, à Paris, une partie de l'hiver, était à Fès. Le général Brulard avait été mis à la tête des troupes chérifiennes dont l'importance grandissait. Il fallait recruter du monde : soldats et cadres.

Peut-être, en cet hiver 1911-1912, alla-t-on un peu vite dans le recrutement, aussi bien des cadres français que des soldats marocains. Pour ceux-ci, le prudent système du garant, le « damen » fut un peu moins strict. Pour ceux-là, peut-être fut-on moins sévère, en particulier sur la connaissance de la langue arabe. Mais

il est inexact de dire ce qui suit : « Si la sédition put éclater comme un coup de foudre dans un ciel serein, c'est que nos instructeurs ne sentaient plus leurs troupes. Les chefs de la Mission militaire, entièrement absorbés par l'élaboration de leur projet d'organisation de l'armée chérifienne, en avaient perdu le contact, et la plupart des officiers, auxquels ils s'en remettaient pour l'instruction, n'avaient pas la pratique nécessaire » (36).

Cela est injuste.

Mon tabor, 1.5 étant au complet, je n'avais recruté personne depuis février (voir tableau d'effectif au « Journal de marche »).

Quant aux réformes de l'armée, il y avait deux projets : celui du port du sac et celui de l'ordinaire. Projets un peu spectaculaires qu'on cite toujours comme les causes de la révolte. Or, jamais les soldats ne touchèrent de sacs, dont ils avaient en effet l'horreur en ce temps-là. Porter le sac, c'était pour eux, être assimilé à un bourricot. Mais plus tard au contraire, pendant la guerre de France, le sac était devenu un objet convoité, qu'on se disputait.

L'ordinaire, il est certain qu'il devait être mis en pratique le 17 avril et que c'est lors du paiement de la solde réduite que commença le mouvement. L'ordinaire ne plaisait pas aux hommes et surtout aux femmes. C'est le passage de l'irrégularité à la régularité. Cela oblige les hommes à vivre à la caserne. En 1935, à Tétouan, le colonel espagnol Beigbeder nous disait : « Nous n'osons pas faire l'ordinaire ». Or, les Espagnols étaient alors à peu près à notre stade de 1912 avec leurs « régulares ».

Les soldats étaient-ils mécontents ? Jamais je ne l'ai constaté dans mon tabor. Ils s'étaient très bien comportés au cours de la colonne des Beni Sadden dont on était rentré le 13 avril. Peut-être quelques maladresses d'inexpérience individuelles. Un chef de tabor récemment arrivé avait fait brûler le butin fait par ses hommes au cours d'une souga. Pauvre butin : quelques nattes, quelques ustensiles...

Au cours de cette même colonne, on avait rassemblé pour sa répartition entre les tabors le bétail pris au cours d'une souga. Le début de l'opération se fit en ordre. Mais les derniers, voyant le troupeau diminuer et craignant de ne rien toucher, se servirent eux-mêmes. En une minute, il ne resta plus une bête dans le carré tracé sur le terrain par l'officier de distribution... Un mois plus tôt, un instructeur d'infanterie avait été tué par un de ses hommes au cours d'un exercice d'escrime à la baïonnette. On y avait vu l'acte d'un illuminé.

Quant à la population de Fès, dont une grande partie prit part à l'émeute, était-elle mécontente ? On n'est jamais content de voir l'étranger dans son pays. Les Fassis avaient été contents de voir leur ville dégagée. On avait eu avec eux de très agréables rapports. Il y avait déjà un an. Il est certain qu'un mot d'ordre a été donné.

Tout ce qu'on pourrait dire de plus n'est qu'affirmations hasardeuses.

On peut cependant s'étonner des circonstances qui ont permis à l'émeute de s'étendre, en particulier du petit nombre de troupes restées à Fès dans une période encore si délicate que celle de la réorganisation de l'armée chérifienne avec les réformes que cela comportait, et après un événement aussi grave que la signature du protectorat.

Comment la colonne Moinier n'est-elle pas restée quelque temps sur place en vue des réactions possibles ?

On peut se demander aussi comment les portes qui réunissent les différents quartiers de la ville n'ont pas été fermées tout de suite pour localiser l'émeute. Les sultans connaissaient leur bonne ville de Fès. Les deux bastions nord et sud, bâtis par Yaqoub el Mansour el Saadien, étaient tournés, non contre l'extérieur, mais contre la ville éventuellement. Le compartimentage de la ville de Fès, si désagréable quand on rentrait chez soi un peu tard, était une mesure de précaution qui n'a malheureusement pas joué ce jour-là.

Un signe céleste à noter : il devait y avoir une éclipse de soleil le 17 avril. Le chef de mission avait prescrit d'en prévenir les hommes, pour qu'ils ne fussent pas effrayés.

Or, il plut toute la journée du 17 avril. On ne vit pas le soleil. Ce ne fut tout de même pas un jour ordinaire.

Les journées d'avril 1912 ont été l'effondrement des troupes chérifiennes. Après ces Vêpres marocaines, il n'y a plus de tabors. Leur nom même était honni en ce temps-là, ce qui était injuste en partie. Car tous les soldats marocains des tabors ne se sont pas révoltés et tous n'ont pas massacré leurs chefs. Amis quand la maison a brûlé, on ne se soucie peut-être pas de faire le récit de l'incendie. C'est peut-être ce qui explique que jamais n'a été écrit un récit complet de l'émeute ; le beau livre récent du regretté docteur Weisgerber : *Au seuil du Maroc moderne*, presque toujours si pondéré et documenté, manque lui aussi de documentation sur quelques points.

Ayant vécu ces journées dans un tout petit coin, la Kechla de Tamdert, mais que je connais bien, j'ai dit ce qui s'est passé dans ce petit coin. Et si j'ai mis en regard quelques lignes du livre précité où les faits sont présentés d'une façon différente, c'est, d'abord, par souci de la vérité. Mais c'est surtout pour rendre hommage aux soldats marocains, trop injustement englobés en ce temps-là dans la même réprobation alors qu'un nombre important d'entre eux, dans la Kechla de Tamdert, sont restés dans la main de leurs chefs, se défendant avec eux contre les attaques des rebelles, en un mot, sont restés fidèles au milieu des pires excitations à la révolte.

Attachement des soldats marocains aux chefs qui ont su gagner leur confiance que nombre de mes camarades des troupes marocaines ont eu la joie de constater depuis, en mainte et mainte occasions.

La fidélité des soldats de Tamdert nous a sauvé la vie, à mes instructeurs et à moi, ainsi qu'au capitaine Normand et à ses instructeurs. Un des petits gradés de mon tabor, un Chleuh, devenu un grand personnage, a même fait suivre son nom, sur le Bottin mondain du Maroc, de cette mention qui, peut-être, n'a pas été inutile à son démarrage : « A sauvé la vie au capitaine J. lors de la révolte de Fès. »

Ils sont trois cents qui pourraient en dire autant et auxquels, pour cette raison, je serai toujours affectueusement reconnaissant.

(A suivre).

Colonel JUSTINARD.

(32) Hubert-Jacques, correspondant de guerre du *Matin* : « Les journées sanglantes de Fez » ; Librairie Chapelot, 1913.

(34) Attention ! Exclamation usuelle au Maroc pour avertir les gens d'avoir à s'écarter.

(35) Dans le livre du docteur Weisgerber : « Au seuil du Maroc moderne », on lit :  
 — « 18 avril : le capitaine Normand, assailli de tous côtés, demande des renforts qu'il est impossible de lui envoyer. »

— « 19 avril : le tabor Normand qui a fait une sortie, réussit à opérer sa jonction avec les troupes envoyées au-devant de lui. »

On a vu dans ce récit ce qui se passa, en réalité, au cours de ces journées dans le secteur de Tamdert. (Note de l'auteur.)

(36) « Au seuil du Maroc moderne » ; op. cit., p. 299.

## Il y a soixante ans, le Rif :

### L'histoire de Pol Lapeyre

Il y a soixante ans, en 1925, c'était la « dissidence » des montagnards du Rif, s'insurgeant contre le roi du Maroc. Le chef de la révolte était AbdelKrim, très aidé par l'étranger, qui poursuivait la politique commencée par Guillaume II, empereur d'Allemagne, avant la Grande Guerre. Nos troupes intervenaient en vertu du Traité de protectorat : elles eurent à combattre un ennemi acharné très équipé (même de canons). La férocité des combats nous stupéfie encore. Des noms subsistent dans les mémoires, ceux de chefs de postes qui luttèrent jusqu'au bout, comme le lieutenant Pol Lapeyre à Beni Derkoul, ou le sergent Bernez Cambot, chef du poste de Bibane, tombés tous deux en 1925.

\*\*

C'est le visage du premier que nous évoquerons dans ce numéro.

Qui se rappelle aujourd'hui Pol Lapeyre et son combat comparable à celui de Camerone ? Qui se souvient du 14 juin 1925 à Beni Derkoul ?

En 1921, à dix-huit ans, Pol Lapeyre entre à Saint-Cyr, il veut servir dans les troupes coloniales, « l'Arme de tous les sacrifices » ainsi que la qualifie le maréchal Lyautey.

Il sort de l'école avec son galon tout neuf en 1923, et rejoint à Marseille le 22<sup>e</sup> régiment d'Infanterie coloniale. Jeune sous-lieutenant de vingt et un ans il commande à de vieux marsouins, et prend contact avec leurs traditions. Il y a là de vieux briscards qui ont « fait la Grande Guerre » et de ces hommes de légende qui totalisent une vingtaine d'années de service dans la « Coloniale » et dont plusieurs ont été, maintes fois, cassés de leur grade de caporal ou de sergent pour des histoires relevant généralement du « bourdon ».

Volontaire pour l'Indochine il est désigné en 1924, pour le Maroc en effervescence, qui n'est pas « terre de la Coloniale ». Considérant que la place d'un officier est avec la troupe et non dans des services ou états-majors, il demande à être affecté en poste. Il obtient satisfaction, avec sa désignation pour commander celui de Beni Derkoul. C'est avec amertume qu'il entend un colonel le féliciter avec des arguments qui blessent : « Vous ne serez pas attaqué... vous serez tranquille dans ce poste pour tirailleurs sénégalais... » Boutade douteuse, sans doute, ou ignorance de « biffin », car les tirailleurs sénégalais n'ont pas la réputation d'être les spécialistes des « coins tranquilles ».

Dominant une plaine fertile, le poste de Beni Derkoul se dresse sur un piton rocheux, raviné, que l'on aperçoit de Tafrant qui commande le secteur. Le sous-lieutenant Pol Lapeyre y commande trois douzaines de tirailleurs du 5<sup>e</sup> R.T.S. (le mot « sénégalais » signifiait en fait, tirailleurs d'Afrique Noire). Il y est complètement isolé — en zone d'insoumission selon la dénomination — et ne peut plus compter que sur une « colonne » pour le ravitailler et, éventuellement, lui porter secours... après de longs délais : ses liaisons se font par « moyens optiques » alors très répandus à tous les échelons.

1925 fut l'année clef de la révolte des tribus marocaines de la montagne. Les mêmes qui — après leur soumission grâce à Lyautey — fourniront les loyaux et glorieux tabors marocains qui s'illustreront sous nos drapeaux en Italie, en France et en Indochine.

Le 16 avril 1925, le poste de Beni Derkoul est attaqué et rapidement cerné par un adversaire mordant, bien camouflé, dont le coup de fusil est d'une rare efficacité : une imprudence hors de la protection de la murette ne pardonne pas. On devine la tension nerveuse dans un petit poste isolé. Cela va durer jusqu'au 14 juin, avec le sentiment de servir de cible de « casse pipe » dans une foire, sans avoir souvent l'occasion de répliquer à l'ennemi.

Celui-ci ne se contente d'ailleurs pas de harceler en restant invisible. A plusieurs reprises, il tente de surprendre le poste.

Dans ses messages qui rendent compte, Pol Lapeyre fait toujours preuve de ce « calme colonial » proverbial « Attaqué. Moral excellent ». Aucune crainte, pas l'ombre d'un affolement de la part de ce jeune sous-lieutenant qui atteint à peine la majorité légale de l'époque. Il rend compte qu'il tient et qu'il continuera. Il ne reçoit d'aide qu'une fois au cours de cet interminable siège. Le 3 mai, la colonne mobile du général Colombat, à l'occasion d'un passage, débloque le poste pendant quelques heures. Elle constate que les soldats de l'Ancre qui le tiennent ne se plaignent pas, bien qu'ils n'aient que de l'eau croupie à boire et de la viande manifestement impropre à la consommation pour se nourrir : le moral de Pol Lapeyre et de ses tirailleurs est excellent. En faisant référence aux trois quarts de tonne de poudre stockés au fort, le sous-lieutenant précise que « avec ça, on ne l'aura pas vivant ». En prévision d'un ultime et victorieux assaut des ennemis, et faute de cordon, il en confectionne un de fortune pour mettre feu aux poudres, si nécessaire.

De ce 3 mai 1925 où est vérifiée la précarité de sa position et de ses moyens, il va tenir encore quarante-deux jours succédant aux quinze déjà passés. L'ennemi se montre de plus en plus actif, furieux sans doute de cette résistance obstinée qui risque de tenir jusqu'au dégagement définitif du poste. En même temps les conditions de vie ne cessent d'empirer : l'eau croupie diminue dangereusement, la nourriture est insuffisante et douteuse. Le nombre de blessés, pour lesquels on ne peut presque rien, augmente ; comme celui des morts car les Beni Boubanes visent bien !

Avec leur jeune chef, ils ne sont plus qu'une douzaine à tenir Beni Derkoul. Pol Lapeyre rend compte que le moral « reste excellent », bien que chacun soit à bout de force, mais il n'estime pas pouvoir tenir au-delà du 13 juin. Le commandement lui ordonne de le faire jusqu'au 16, tout en l'autorisant à décrocher s'il le juge nécessaire. (Instruction étrange qui ne tient compte ni des adversaires en présence, ni de la configuration du terrain ; d'autant que le commandement doit savoir qu'il serait impossible d'emporter les blessés et que les survivants refuseraient de les abandonner aux sévices et au massacre certain)).

Le dernier message parvenu de Pol Lapeyre est du 14 juin à 16 heures. Le lendemain du jour qu'il estimait être son ultime limite de résistance. Peu après 19 heures, les observateurs de Tafrant voient un formidable nuage surgir au-dessus de Beni Derkoul, tandis que le bruit d'une explosion infernale confirme que le sous-lieutenant Pol Lapeyre et ses tirailleurs sénégalais du 5° R.T.S. ont mis leur projet à exécution : sauter plutôt que de se rendre ou d'abandonner les blessés. L'assaillant, qui a payé très cher son irruption dans le poste, marque une admiration dont les membres de la tribu feront état bien longtemps après.

Pol Lapeyre a rejoint le Panthéon des jeunes gloires dont s'enorgueillit l'armée française. Remplaçant celui élevé en 1931 (détruit avec l'Ecole en 1944), un nouveau monument à Pol Lapeyre fut inauguré à Saint-Cyr le 25 juin 1950. La statue du jeune héros se dresse sur un socle aux Ancres de Marine encadrant la devise « Plutôt mourir ».

## Baptême du feu - Tarda, 31 août 1930

Il convient, tout d'abord, de planter le décor : nous sommes au Maroc, sur le versant sud de l'Atlas, entre l'oued Ziz et l'oued Rheris. Paysage désertique : haut plateau, à 1.250 mètres d'altitude, dominé par une butte-témoin, de forme tabulaire, détachée de la dernière ride de l'Atlas au nord, le djebel Timetrout ; c'est, sur la carte, la gara Aferdou. Nous l'appelons plus communément la gara de Tarda.

Pas d'eau : l'eau dite « potable » est magnésienne et tiède. Des orages d'une violence extrême transforment parfois les plus petits ravins en torrents impétueux, qui, comme un mascaret, emportent tout sur leur passage.

Pas de végétation : seules poussent, mais à profusion, ces étranges plantes sahariennes, dures au toucher comme du silex, ou comme un amas de lichen fortement comprimé et pourvu de piquants. Nos troupiers, au début du siècle, les avaient baptisées « champignons de Bou Amama », en souvenir, sans doute, de ce marabout famélique qu'ils avaient eu tant de mal à pourchasser sans jamais le capturer, à la fin du siècle précédent (1).

Pas de faune non plus : seules, quelques gazelles, quelques outardes, sont aperçues, parfois, dans un fond d'oued, derrière une touffe de lauriers-roses. Par contre, abondent scorpions, tarentules, vipères à corne, et ces curieux petits sauriens qui ressemblent à de petits iguanes de 50 à 75 centimètres de long ; vestiges d'une espèce en voie de disparition, ils s'enfouissent dans la terre ou le sable... quand il s'en trouve.

Le climat, de type saharien, est sévère : il gèle en hiver, mais, en été, c'est la fournaise.

Ce pays de fin du monde est parcouru par des tribus de pasteurs, transhumants, donc guerriers, qui oscillent, du nord au sud, entre les pâturages de l'Atlas en été, et ceux des massifs de l'Ougnat et du Sarhro en hiver. Il a façonné des populations rudes, agitées par la guerre intestine, rejetant toute autorité autre que celle des chefs qu'elles se sont donnés, librement, elles-mêmes. Ce sont des Berbères, que les ethnologues classent dans la famille des « Senhaja », qui s'appellent entre eux « Imazirhen », que nous traduisons, abusivement sans doute, par « hommes libres », car le mot n'a pas de correspondance en français.

Ils vivent le fusil à la main, toujours prêts à attaquer ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. « Sans fusil, dit-on, le Berbère n'est plus qu'un berger, soumis, par conséquent à un maître. Or, cela, ils ne l'ont jamais accepté du conquérant arabe qui leur avait cependant apporté leur religion. Ils l'acceptent encore moins du conquérant français, qui prétend les soumettre à la loi de « l'aguellid » de Fès ou de Meknès, parfois de Marrakech, à qui la guerre sainte, le « jihad », est la seule riposte possible à opposer. Pour ces guerriers-nés, cette obligation religieuse correspond à leurs instincts profonds : ils vont y exceller.

Cette région des oasis du sud-est est le berceau de la dynastie alaouite issue de Moulay Ali Cherif au Tafilalet. Elle est aussi le terrain d'élection de ces « maîtres de l'heure », qui, à l'exemple de Bou Amama, soulèvent les foules par leur « baraka » supposée, et les entraînent sur les sentiers délicieux de la guerre. Le dernier en date fut Sidi Mohamed n'Ifrouten, dit le « Semlali », qui était venu de sa lointaine tribu des Ida ou Semlal dans l'Anti-Atlas s'y faire proclamer sultan, faisant peser une menace sérieuse sur le groupe mobile de Bou Denib, chargé de le réduire. Le général Lyautey y avait paré en décembre 1918 grâce à une manœuvre audacieuse de diversion confiée au Glaoui. Franchissant l'Atlas sous la neige, il avait pris le Semlali à revers, après une marche d'approche de 500 km, en liant son mouvement avec celui d'un groupement qui, venant de Meknès sous les ordres du général Poeymirau, avait couvert une distance d'importance égale.

(1) Petit marabout sans importance de la région de Figuig. La crédulité des ksouriens en avait fait le chef de ces bandes de pillards qui profitaient de leur situation dans ces confins aux limites imprécises, pour échapper à la fois à l'autorité de la France en Algérie et du sultan au Maroc. Traqué dans le djebel Amour, il s'était réfugié au Touat, puis au Maroc, à Debdou, où il mourut en 1907.

Pour l'heure, un autre agitateur, Belkacem n'Gadi, entretient dans la grande oasis l'esprit de rébellion contre le « sultan des Français », Moulay Youssef, et contre les Français eux-mêmes, qui prétendent venir en son nom.

Au nord de l'immense palmeraie, la situation politique n'est pas meilleure. Elle est dominée par la dissidence active de la tribu des Aït Morhrad, renforcée par celle des Aït Hammou, qui y ont trouvé asile.

Rameau de la grande tribu des Aït Tserhouchen du Moyen-Atlas, les Aït Hammou se sont toujours montrés des adversaires redoutables. Ils sont passés maîtres dans l'exécution de raids brutaux, que rien n'annonce, contre nos convois ou nos postes isolés, disparaissant ensuite dans l'immensité désertique sans laisser de trace. En 1925, encouragée par de émissaires d'Abdelkrim, leur rébellion se fit plus violente, et l'on craignit un moment que la guerre du Rif s'étendit, par leur intermédiaire, au Moyen-Atlas, à la vallée de la Moulouya et au Grand Atlas. Après le meurtre, le 16 décembre 1925, du lieutenant Despax, commandant le bureau des Affaires indigènes de Talsint, après l'assassinat de son successeur, le lieutenant Drouhin, le 28 avril 1926, un vaste mouvement de départs en dissidence avait agité la tribu, touchant 500 tentes environ et provoquant une véritable « Anabase » qui ne s'arrêta qu'en 1934 au bord de l'Océan, à l'embouchure de l'oued Draa. Exténués, affamés, leurs troupeaux décimés et dispersés, les survivants demanderont l'« aman » au colonel Trinquet, dont les troupes les tiennent à merci.

En 1930, les Aït Hammou ne sont encore qu'au début de leur exode. Ils ont trouvé refuge chez les Aït Morhrad, insufflant à leurs djouch une vigueur nouvelle.

Pour assainir la situation politique et militaire, pour faire rentrer les oasis sous l'autorité du Maghzen et pour préparer l'occupation du Tafilalet, un « commandement militaire des Confins algéro-marocains » est créé le 1<sup>er</sup> mars 1930 sous les ordres du général Giraud, qui fixe son P.C. à Bou Denib. L'idée n'est pas nouvelle : elle a été lancée par le jeune général Lyautey, commandant en 1904 le territoire d'Aïn Sefra en Algérie.

La nouvelle région militaire comprend au Maroc, outre le cercle autonome de Bou Denib, le vaste « Territoire du Sud », couvrant, sous les ordres du colonel Denis installé à Ksar es Souq, les cercles de Rich et d'Erfoud. Le bureau des Affaires indigènes du territoire, à Ksar es Souq, est confié au capitaine Gaulis, vétéran de la Grande Guerre, mutilé de la main droite, que nous appelions affectueusement le « Gaulois », à cause de ses grandes moustaches rousses. Il a pour adjoint le lieutenant Jean Boulet-Desbareau, qui se signale par sa haute taille : 1,90 mètre.

A 28 kilomètres à l'ouest de Ksar es Souq, un poste a été créé à Tarda, près d'une résurgence du ruisseau du même nom. Le 33<sup>e</sup> goum marocain y est implanté, dans des conditions précaires. C'est le goum formé par le lieutenant de Bournazel en 1926 sur le front nord, à Bab Morouj, dont les goumiers regrettent la fraîcheur, la verdure et l'eau pure. Beaucoup sont rentrés chez eux en fin de contrat, et il a fallu reconstituer l'unité avec un nouveau recrutement.

Le lieutenant Roger Boulet-Desbareau, frère de Jean, commande le goum et le façonne en fonction des conditions nouvelles de sa mission. Arrivé en fin de séjour, il se prépare à partir pour la France en permission de longue durée. Son frère Jean est désigné pour le remplacer durant son absence : « Formez la cavalerie comme votre frère a formé l'infanterie du goum », lui donne comme consigne le général Giraud...

La suite fait partie de la mémoire du colonel Jean Boulet-Desbareau, qui, dans sa retraite tourangelle de Vouvray, a bien voulu retrouver ses souvenirs, malgré les soucis que lui cause une santé rendue hésitante par l'âge et les nombreuses années de service. Je m'efface devant ce grand ancien.

Revel, juillet 1985.

J. SAULAY.

« A Tarda, la chaleur, en ce mois d'août, est étouffante et mieux vaudrait dormir le jour et travailler la nuit. Mais il n'en est pas question.

Depuis une quinzaine de jours, à intervalles très rapprochés, un informateur me signale qu'une douzaine de tentes Aït Hammou viennent de s'installer près de la vallée du Rheris, à mi-distance entre Goulmima et le Tadirhoust. J'envoie deux moghaznis, originaires de la région, vérifier sur place le renseignement. « Exact » me confirment-ils à leur retour. Je rends compte à Ksar es Souq au capitaine Gaulis, qui obtient l'accord du colonel pour les attaquer sur le champ, avec les maghzens de Ksar es Souq et de Tarda, le 33<sup>e</sup> goum, soutenu par la compagnie montée du capitaine Fouré. Il commandera lui-même l'opération. C'est la première fois que l'occasion se présente de surprendre des Aït Hammou : il ne faut la laisser passer.

Le 30 août vers 21 h 30, arrivent à Tarda, Gaulis et son maghzen, Fouré et sa compagnie montée, et son adjoint, mon cher Brincklé, l'alsacien au courage légendaire. Le 33<sup>e</sup> goum et le maghzen de Tarda les attendent, prêts à partir. Je confie l'informateur, qui doit nous guider, à mon chaouch, en lui recommandant de bien le surveiller pour qu'il ne nous fausse pas compagnie. Et nous partons. Dans la nuit aussitôt, des feux s'allument sur le djebel Timetrout, jalonnant notre marche... C'était inévitable... Avec la cavalerie du goum et mon maghzen, je forme l'avant-garde du groupement.

Tu te souviens : Ksar es Souq - Tarda : 28 kilomètres. Et de Tarda jusqu'au campement des Aït Hammou, il y en a à peu près 70. 30 kilomètres après le départ, Gaulis et Fouré s'arrêtent, avec l'infanterie du goum, sur une position de repli, tandis que je poursuis ma route avec toute la cavalerie, au tape-cul, allure idéale pour ménager les chevaux.

Vers 5 heures du matin, j'arrive aux tentes : elles son vides. Je n'y trouve que 8 chameaux et 400 chèvres que j'embarque au galop vers Tarda. Mais à peine ai-je fait demi-tour avec mon maigre butin, qu'un vacarme épouvantable éclate devant et derrière moi : au nord, c'est le Tadirhoust, l'Amsed, le Semgat et tous les Aït Aïssa ou Izem d'Ou Skounti ; au sud, c'est Goulmima, le Ferkla et les tribus de l'Ougnat. Au total, un nombre impressionnant de guerriers, 5 à 6.000 peut-être, en comptant les Aït Hammou, qui rameutent au combat, alertés par leurs frères. Une seule chose à faire : combat retardateur, mission classique de cavalerie.

Les dissidents foncent sur nous à une telle vitesse, qu'il est tout de suite nécessaire de les freiner. Je donne au maréchal-des-logis Dagnac, toute la cavalerie du goum, qu'il commande en second, et je lui fixe sa mission : « Au galop : bond d'un kilomètre, et attendez-moi ».

Là se présente à ma mémoire, un détail qui m'a été confirmé par Ou Skounti lui-même... plus tard ! Pour mieux voir, je restai debout, m'éloignant de mes hommes de quelques mètres, pour éviter qu'ils soient atteints par quelque balle qui me serait destinée. « Ton mètre 90, me disait Bournazel, a, sur les gens d'en face, le même effet que ma veste rouge ».

Un guerrier des Aït Aïssa ou Izem, un chef peut-être, debout comme moi, me tenait en joue. Il tira le premier et j'entendis le « ta-co » claquer à mon oreille droite. Tirant à mon tour, je le vis s'effondrer comme une masse, tué sur le coup. J'eus l'impression que l'attaque des Aït Aïssa ou Izem diminuait d'intensité après ce petit duel. Mais, menacé de débordement, je décrochai rapidement. Je vois un goumier qui venait d'avoir son cheval tué sous lui : « Monte en croupe, vite ! » — « Non, je n'abandonne pas mon cheval... » Je l'empoignai brutalement : « Monte, te dis-je, on discutera plus tard, inch Allah ! »

Atteignant la ligne tenue par Dagnac, je lui dis en passant : « Je fais 3 kilomètres et je vous attends... » Et ainsi de suite...

Au cours d'un de mes décrochages, j'aidai un tireur de F.M. à se mettre en selle et je sautai en voltige. Mais les dissidents se rapprochaient dangereusement. Je décidai d'opérer un changement de direction, — ce qui, en général, protège efficacement —. Mais j'en fus empêché par la chute de mon cheval, tué sous moi. La situation devint alors, subitement, très critique. J'étais démonté : il n'y avait

plus personne à l'ouest, mais à l'est, fonçant comme des sauvages, les Aït Morhrad ne sont plus qu'à une centaine de mètres.

Je ne veux pas tomber vivant entre leurs mains, j'arme mon revolver et l'approche de ma tempe : « C'est le moment ; mon Dieu, pardonnez-moi... » Un gommier se précipite alors vers moi, en criant : « Mon lieutenant ! Mon lieutenant !... » Je saute en croupe, au galop ; et tire les rênes en zig-zag... C'est un jeune gommier, que je ne connais pas, n'ayant pas encore eu le temps de l'interroger, — ce que j'ai fait toute ma vie pour chacun de mes hommes. Quest-il devenu ? Je ne le sais pas.. Sans doute fait-il partie des tués non identifiés...

Dagnac et moi, avons fait cinq décrochages... Au dernier, avant d'arriver sur la position tenue par Gaulis et Fouré, Dagnac tombe, son cheval (le deuxième) tué sous lui. « Vite... en croupe ». — « Non, votre cheval n'en peut plus... » Je le tire par sa gandoura : « Allons ! Dépêchez-vous et aidez-vous ! »

Nous étions arrivés... Un légionnaire, voyant mon état, verse son bidon dans son képi et me le tend : je m'y serais noyé !

J'ai la surprise de rencontrer Chauvin, mon camarade de promotion, que je croyais en permission. Il était rentré le 30, et rejoignait son poste, à la compagnie saharienne du Ziz, à Erfoud. Il a tellement supplié Gaulis de l'emmener avec lui, que Gaulis a cédé.

Il était seul. Je lui donnai le maghzen de Tarda, lui demandant de nous protéger vers le nord... Je ne l'ai revu que le 14 septembre dans le ramassage de la soixantaine de tués, autant de gommiers que de légionnaires, que nous avions laissés derrière nous. En effet, l'ardeur des assaillants était telle, que le combat, très vite, était allé jusqu'au corps à corps... Les baïonnettes, au bout des fusils des légionnaires, avaient finalement eu le dessus. Mais à quel prix !

J'étais, dans les années 1927 ou 1929, champion de sabre du Maroc. Mais, dans la mêlée générale au milieu de laquelle je me trouvais chacun luttant pour soi, je n'eus qu'une ressource : m'emparer du poignard d'un dissident tué, et mettre en pratique les leçons du « Petit Père » à La Flèche. Tu l'as connu : il était notre instructeur d'équitation et de combat rapproché... Elles m'ont sauvé la vie.

Quand nous sommes revenus pour ramasser nos morts, la chaleur avait hâté la décomposition des corps, et les femmes berbères avaient accompli leur effroyable besogne... Pourquoi donc s'acharner ainsi sur des cadavres ?

Le Prieuré, à Vernou près Vouvray,

juillet 1985.

Colonel Jean BOULET-DESBAREAU.



## Le veridique de la libération de Marseille et de la Bonne Mère de la Garde 20 au 28 août 1944

Pour accompagner les comptes rendus des cérémonies : de Bordeaux, où a été inaugurée la statue du général de Monsabert ; de Tante-Rose, près de Marseille, où a été commémorée la mort du capitaine de Boisanger et de ses compagnons, il nous a paru particulièrement opportun de commencer, dans ce présent numéro du bulletin, la publication d'un récit de la libération de Marseille, qui a fait l'objet d'une conférence du général Jacques Schmitt l'an dernier, à Marseille précisément, lors des cérémonies du quarantième anniversaire de la libération de la ville.

N.D.L.R.

Conférence donnée à Marseille, par le général SCHMITT, le 25 août 1984, à l'occasion de l'assemblée générale de l'Amicale des anciens du 7<sup>e</sup> Tirailleurs algériens, en présence de :

- M. Pierre SOMVEILLE, préfet des Bouches-du-Rhône, préfet de la région Provence - Alpes - Côte d'Azur ;
- M. SEBASTIANELLI, adjoint au maire de Marseille ;
- M. Henri MASI, président du Comité d'entente des associations d'anciens combattants ;
- M. le colonel Marcel GALLÉ, président des anciens du 7<sup>e</sup> R.T.A.

De tous les événements qui ont marqué en France l'été 1944, il en est un qui a tenu et tient encore la vedette : la libération de Paris. Journalistes et historiens en ont conté tous les détails ; romanciers et cinéastes les ont enjolivés ; les médias ont pris le relais, vulgarisant péle-mêle ce qui était histoire, ce qui était légende. Bref, Paris, capitale abusive, a monopolisé la libération et personne ne me contredira si j'affirme que rares sont les Français qui se rappellent qu'au moment même où la capitale se couvrait de tricolore, Marseille, deuxième ville du territoire et son plus grand port, était libéré dans des conditions tout aussi spectaculaires que Paris.

Si le culte du souvenir nous réunit aujourd'hui, c'est pour redresser en quelque sorte cette injustice de l'histoire et évoquer — avec le recul de quarante années — le sensationnel coup d'audace que fut la délivrance de Marseille.

Étais-je le plus qualifié pour en parler ? Rien n'est moins sûr. Le poste que je tenais en août 1944 — celui de chef de section dans une compagnie de combat — constitue un créneau vraiment modeste, d'où l'on n'a qu'une vue très fragmentaire de l'action d'ensemble conduite par le bataillon, par le régiment, à plus forte raison par les échelons très supérieurs que sont la division ou l'armée. Cette constatation n'a jamais été aussi évidente que dans une bataille comme celle de Marseille, où les sections, parfois les groupes, dilués dans une immense agglomération, ont eu à mener une multitude de combats singuliers, sans toujours savoir ce que faisait le voisin, quelques rue plus loin.

Il m'a donc fallu beaucoup chercher, beaucoup questionner, beaucoup écouter et absorber pas mal de littérature pour reconstituer la trame d'une bataille dont je n'avais pas été à même de percevoir sur le coup tous les aspects. Je n'ai pas pour autant fait abstraction de mes souvenirs personnels : ils affleurent tout au long du récit ; surtout ils m'ont été précieux pour restituer l'ambiance unique de la libération de Marseille. Enfin ce sont encore mes souvenirs qui sont à l'origine des quelques réflexions que je formulerai, une fois le récit terminé, réflexions dont je ne garantis pas l'orthodoxie, puisque j'ai l'intention de m'exprimer, tout au long de mon exposé, avec la franchise du sous-lieutenant que j'étais au temps — déjà lointain ! — où fut délivrée « la Bonne Mère de la Garde ».

Avant toutes choses et pour une bonne compréhension des faits que je vais relater, une démarche s'impose qui consistera à rappeler en quelques mots et en quelques chiffres les caractéristiques du terrain, ainsi qu'un minimum d'indications sur les protagonistes, Français et Allemands.

L'agglomération marseillaise s'étend au bord la Méditerranée sur une superficie d'environ 23.000 hectares, soit plus du double de la ville de Paris. Une ceinture de hauteurs calcaires l'entoure dont les sommets culminent autour de 700 mètres. En août 1944 ce cirque de collines odorantes ne se présentait déjà plus comme au temps merveilleux que nous a conté Marcel Pagnol, mais il n'était pas encore — comme il est aujourd'hui — dévoré par les banlieues, pollué par les usines, noirci par les incendies, éventré par les routes et les autoroutes. Le lacs de sentiers et de chemins creux qui striaient les collines ou couraient au pied des falaises se prêtait admirablement à l'infiltration d'une troupe progressant, tels les tirailleurs et les goumiers... à la façon des chèvres.

Le secteur de Marseille, lorsque le 15 août 1944 se produit le débarquement allié sur les côtes de Provence, est aux ordres du général Hans Schaefer, officier de la vieille école, droit, courageux, hostile au nazisme et encore mal remis d'une grave blessure reçue en Russie l'été précédent. Pour remplir sa mission, mission qui émane d'Adolf Hitler en personne et qui lui prescrit textuellement de défendre Marseille « jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche », Schaefer dispose d'environ 17.000 hommes, dont 10 à 11.000 constituent sa propre division, le 244<sup>e</sup> d'Infanterie. Les quelques 5.000 autres appartiennent à la Kriegsmarine, à la Luftwaffe ou à divers services.

Mélange de jeunes recrues et de vétérans venus du front de l'est, la 244<sup>e</sup> division va se révéler une unité de bonne valeur : nous ne trouverons parmi nos prisonniers ni gamins, ni vieillards, ni « tordus ». Quant à la Kriegsmarine, à la Flack et aux services, ils comprennent, à côté de 2.000 sédentaires candidats de choix à la reddition rapide, 3.000 marins et artilleurs côtiers, disciplinés, coriaces, imbus des traditions de leur arme.

La défense de Marseille a été réglée pour faire face à une menace tous azimuts. Elle n'est pas seulement orientée face à la mer. Deux lignes de défense, ancrées à des points d'appui bétonnés, fortement dotés en canons et en armes lourdes, interdisent les quatre axes routiers principaux qui relient Marseille à Toulon, à Aix-en-Provence et à la vallée du Rhône. Les pièces maîtresses du système s'appellent Le Fourasta, Peypin-Cadolive, Carpiagne et surtout Aubagne que Schaefer considère non sans raison, comme la porte de Marseille.

À l'intérieur de la ville des centres de résistance soigneusement aménagés, largement approvisionnés promettent des heures difficiles aux amateurs de combats de rues. Du cap Janet (P.C. souterrain du général Schaefer) au parc Borély les pions les plus solides de la défense interne se nomment le Canet, le Racati, le Pharo, le Fort Saint-Nicolas, l'Angélu, le Roucas-Blanc et Gratte-Semelle. La grosse artillerie des îles et du front de mer appuie l'ensemble des positions. La colline de Notre-Dame-de-la-Garde, observatoire idéal, donne des vues sur toute la ville et ses environs immédiats.

Un tel dispositif avait de bonnes chances de se révéler efficace et de tenir longtemps, face à un adversaire manœuvrant de façon classique. Sous réserve aussi que les Marseillais veuillent bien se terrer dans leurs caves et se tenir hors du coup.

Pour son malheur le général Schaefer va faire la découverte d'un axiome qui ne s'enseigne pas dans les écoles de guerre allemandes (1), à savoir que

Marseille est une ville où rien ne se passe jamais comme ailleurs. Non seulement les Marseillais vont remuer, mais il va avoir affaire à un général français résolument non conformiste, à des blindés terriblement incisifs et surtout à cette extraordinaire piétaille que sont les tirailleurs algériens et les goumiers marocains.

Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'essentiel de la bataille qui va aboutir à la capitulation de Schaefer et de ses 17.000 Allemands avec leur 200 canons et tous leurs bétons, l'essentiel aura été réalisé avec des moyens incroyablement réduits :

- une poignée de F.F.I. ;
- deux escadrons de chars ;
- un régiment de tirailleurs algériens ;
- et trois groupements de tabors marocains ;

l'ensemble aux ordres d'un personnage hors série, le général de Monsabert.



Haute figure de l'armée d'Afrique, celui que ses hommes surnomment familièrement « notre Sabert » s'est illustré en Tunisie à la tête des corps francs, en Italie surtout où sa division, la célèbre 3<sup>e</sup> D.I.A. (2) a joué un rôle de premier plan dans la bataille de Cassino, la prise de Rome et celle de Sienne.

D'une vivacité prodigieuse, d'une hardiesse tempérée par l'expérience et un solide bon sens, ce petit gentilhomme gascon mène à un train d'enfer ses régiments et plus encore son état-major. Il a le panache d'un mousquetaire et la piété d'un croisé.

Fourragère rouge, Légion d'honneur, douze palmes et treize inscriptions à son drapeau, le 7<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens fait partie du gratin de l'armée d'Afrique. C'est un régiment de gros temps qui a cher payé la nouvelle gloire qu'il vient d'acquérir en Italie. Reconstitué une fois de plus en vue du débarquement de Provence, il forme avec ses trois bataillons et ses unités régimentaires un corps carré, homogène, aguerri, bien dans la main de son colonel. Son insigne, le bélier solidement encorné, préfigure son comportement agressif et têtu. Un fantassin chevronné le commande : le colonel Léon Chappuis.

Les tabors ou goumiers sont des supplétifs marocains qu'encadrent des officiers et des sous-officiers du service des Affaires indigènes. Sommairement équipés, dotés d'un minimum d'armement lourd, ils compensent leur puissance de feu faible par une mobilité et une endurance à toute épreuve. Ils se sont révélés en Tunisie, ont fait merveille en Sicile avec Patton, en Italie avec Juin.

Le général de Latre a cependant beaucoup hésité à inclure dans son corps de débarquement ces guerriers d'un autre âge dont les djellabas brunes et les instincts qualifiés de violents risquaient fort, selon les états-majors, d'impressionner défavorablement les populations de l'Hexagone. En définitive de Latre s'est laissé convaincre par son camarade de promotion, le général Guillaume, qui commande l'ensemble des goums marocains : Guillaume a juré que ses diables bruns seraient sages comme des images.

A ces passagers de dernière heure les Américains ont accordé 10.000 places sur les navires de débarquement, mais ils ont levé le bras au ciel lorsqu'il leur a été demandé de transporter aussi l'armada de chevaux et de mulets indispensables à la logistique particulière des tabors. Au prix d'improvisations assez spectaculaires la cavalerie berbère a fini par embarquer, elle aussi, et a effectué une traversée que de toute évidence ces braves bêtes n'ont que très modérément appréciée.

Les 10.000 goumiers sont articulés en trois groupements qui représentent en gros la valeur de trois régiments d'infanterie, commandés par les chefs de grande classe que sont les colonels Leblanc, de Latour et Massiet du Biest.

Les blindés qui vont participer à l'aventure marseillaise appartiennent au 2<sup>e</sup> cuirassiers, régiment organique de la 1<sup>re</sup> division blindée. Ils sont équipés du

char Sherman, considéré pour l'époque comme un des meilleurs en service. Avec leur infanterie d'accompagnement (3<sup>e</sup> bataillon de zouaves portés) et le groupe de 105 automoteurs (68<sup>e</sup> régiment d'artillerie d'Afrique) qui les appuie, ils constituent, suivant la formule américaine, le « combat command n° 1 » aux ordres du général Sudre.

Autre particularité de nos cuirassiers : ils arrivent directement d'Algérie. C'est leur premier combat. Alliage de « Pieds-Noirs » et de Français évadés par l'Espagne, ces escadrons ont un état d'esprit qu'il n'est pas exagéré de comparer à celui de leurs devanciers de Marengo et d'Austerlitz. Ils en veulent.

Tirailleurs, goudiers et cuirassiers font partie de « l'Armée B » du général de Lattre de Tassigny, celle qui depuis le 15 août débarque sur les plages de Sainte-Maxime au Lavandou, et a déjà investi Toulon. Instruite et disciplinée, bien encadrée, dotée d'un équipement moderne, cette armée régulière va tout d'un coup trouver à ses côtés une autre armée qui n'a pas fini de l'étonner, celle des Forces françaises de l'Intérieur.

Ce contact, l'armée d'Afrique l'avait pourtant prévu : elle l'attendait, elle l'avait préparé. C'est néanmoins une énorme surprise pour elle de découvrir la Résistance : la Résistance avec ses chefs multiples et improvisés, la Résistance avec son mélange de groupes structurés et de bandes plus ou moins contrôlées, la Résistance avec ses tenues impossibles et ses équipements disparates, la Résistance avec sa générosité et ses rancunes, avec son désintéressement et ses intrigues, avec par dessus tout ce patriotisme passionné qui la jette à corps perdu dans la bataille de la Libération.

Au fait, combien sont-ils ces soldats surgis de l'ombre ? Combien sont-ils ceux que la population appelle, avec l'accent de Raimu et un brin de tendresse amusée, les « terroristes » ?

Sur le coup il fut très malaisé de cerner les effectifs réels de la Résistance marseillaise et aujourd'hui encore les estimations varient du simple au double. Si j'en crois le capitaine Clément, le premier des résistants avec qui j'ai pu converser, le 23 août au matin, en pénétrant dans la préfecture, c'est sur le concours d'environ 800 F.F.I. que l'armée régulière peut tabler, lorsque la bataille s'engage.

« Comptez sur 800 vrais combattants » me dira cet officier qui sait ce dont il parle, puisqu'il coordonne plusieurs services de renseignements. « Comptez sur les 800 combattants. Ajoutez-y les marins-pompiers et quelques gendarmes. Mais ne perdez pas de vue qu'il n'y a guère qu'un homme sur deux à disposer d'une arme de guerre. »

800 F.F.I. armés de bric et de broc, au milieu d'une ville de 800.000 âmes, cela peut sembler bien peu.

C'est peu... et c'est beaucoup.

La bataille pour Marseille débute au matin du dimanche 20 août, soit cinq jours seulement après le débarquement, lorsque le 3<sup>e</sup> régiment de spahis algériens et le 3<sup>e</sup> bataillon du 7<sup>e</sup> Tirailleurs s'emparent, sur la Nationale 8, d'un carrefour qui s'appelle aujourd'hui le « Camp du Castellet », mais qui à l'époque s'appelait le « camp » tout court. Le « bouchon » que les Allemands avaient placé là ne résiste pas à l'assaut conjugué des spahis et des tirailleurs : les chars démolissent à coups de canon les camions de la Wehrmacht et le dépôt de munitions explose en un superbe feu d'artifices.

D'après l'ordre d'opérations de l'Armée B, ce raid sur le camp a pour but de couvrir au nord l'action sur Toulon et de parachever l'encerclement du grand port de guerre qu'investissent déjà les deux premières divisions débarquées et les commandos. Aussi les chars du 3<sup>e</sup> Spahis ne s'attachent-ils pas au camp ; ils piquent aussitôt plein sud en direction de Bandol.

*un homme  
multiples*

\*\*\*

Mais si, dans l'esprit du général de Lattre de Tassigny, la prise du camp signifie que Toulon est désormais verrouillé, le général de Monsabert, dont l'esprit d'anticipation s'est maintes fois manifesté, donne à l'événement une signification quelque peu différente : disposer du carrefour du camp cela veut dire pour lui que l'une des portes donnant sur Marseille vient de s'ouvrir. Peut-on imaginer que le chef de la 3<sup>e</sup> D.I.A. ne va pas, dans la foulée, foncer sur la porte suivante ?

Au colonel Chappuis qui surgit à point nommé derrière son bataillon de tête le général prescrit :

- de poursuivre hardiment en direction d'Aubagne,
- de rameuter au plus vite le gros de son régiment.

Moyennant quoi, le commandant Finat-Duclos relance de suite la progression de son bataillon, s'empare vers midi du village de Cuges-les-Pins et continue sur le col de l'Ange où il se voit stoppé par un réseau de casemates bétonnées... jusqu'au moment où débouche le combat command n° 1, que le général de Monsabert a lancé vers Aubagne. En moins de deux les chars font sauter le bouchon du col de l'Ange, que les tirailleurs occupent aussitôt.

Une nouvelle porte sur Marseille est ouverte.

Quant à la deuxième partie du programme, celle qui consiste à rameuter le gros du 7<sup>e</sup> Tirailleurs dont les véhicules sont encore en cours de débarquement dans la baie de Saint-Tropez, elle fait phosphorer toute la journée les 4<sup>es</sup> bureaux et trouve un début de réalisation à la tombée de la nuit, lorsque le 1<sup>er</sup> bataillon, rassemblé à la sortie de Collobrières, embarque dans une quarantaine de véhicules de réquisition. Mais quels véhicules, grand Dieu ! Il a fallu racoler tous les vieux gazogènes, tous les engins surannés qui sommeillaient dans les garages ou les mines de bauxite. Tels des anchois, les tirailleurs s'entassaient dans ces camions disparates et le convoi démarre cahin-caha, tous phares éteints, dans la nuit criblée d'étoiles.

Il est minuit largement passé, lorsque les vénérables teuf-teuf atteignent le camp. Les plus vaillants poussent la 3<sup>e</sup> compagnie jusqu'au col de l'Ange où, dans l'âcre fumée des incendies de forêts, elle relève les éléments maintenus sur place par le 3<sup>e</sup> bataillon (11<sup>e</sup> compagnie du lieutenant Masselot).

Fort de cette expédition réussie, le cortège des tacots va exécuter désormais deux rotations quotidiennes et jusqu'au 23 août l'itinéraire pittoresque qui relie Collobrières au Camp va devenir une sorte de « voie sacrée » par où tirailleurs et goumiers seront acheminés vers l'avant.

\*\*

21 août

Quatre heures de calme (relatif). Et voici qu'avec l'aube ensoleillée du 21 août va s'enclencher de façon irréversible le processus qui aboutira à la délivrance de Marseille.

Au village de Gémenos que les blindés ont libéré la veille au soir, le général de Monsabert écoute avec attention les premiers émissaires des F.F.I. de Marseille. « Depuis quarante-huit heures, annoncent-ils, l'insurrection est déclenchée ; la préfecture occupée ; le Comité de Libération y siège. » Ils insistent pour que les troupes régulières interviennent de toute urgence. « Venez, venez vite. Sinon nous allons être écrasés et Marseille anéantie. Les Allemands sont prêts à tout faire sauter ; ils ont déjà commencé... »

Ce nouvel élément lève — s'il en était besoin — les dernières hésitations du général. Disons plutôt que l'appel angoissé des F.F.I. l'incite à accélérer sa manœuvre et à tabler à fond sur cet effet de surprise qui lui a si bien réussi jusqu'ici.

Deux séries d'ordres brefs :

- « Sudre et les blindés, faites-moi sauter le verrou d'Aubagne. »

suiv

« Chappuis et les tirailleurs, n'attendez pas que la porte soit enfoncée, passez par les fenêtres. Filez sur Marseille par le djebel et les sentiers. »

C'est tout juste s'il n'ajoute pas : « On se retrouvera tous sur la Canebière. »  
Schématiquement, la bataille que va conduire et gagner le général de Monsabert peut se décomposer en trois phases distinctes :

- la liquidation d'Aubagne et l'investissement de Marseille par les hauts, réalisés de pair les 21 et 22 août ;
- l'irruption au cœur de Marseille, le mercredi 23 août ;
- l'isolement de l'agglomération et la réduction des résistances urbaines, du 24 au 27 au soir.

Tout cela en une semaine !

Dans le camp opposé, le brave général Schaefer imagine-t-il, peut-il imaginer que son sort va être réglé en sept jours, pas un de plus ?

(A suivre).

Général Jacques SCHMITT.

« Je rappelle, entre Aouinet, Tokkoz et El Ayou, du Draz, deux passages notoirement connus, et même sur la piste alors vaguement carrossable, plutôt que sur la route... »

La Draz, guérisse desséchée de Tokkoz : fond de lac, dans le sec et impur, tant cours du Draz, ici parfaitement plat en tous sens... quand même il faut que le conducteur ouvre un œil ou ait conté le volant à la main gauche de son voisin — dont c'est la première absolue et même en général l'unique façon de conduite auto ainsi donnée, car le capitaine de bord charge son fuel, pousse la voiture un maximum (environ 100 kilomètres-heures), contourne quand même les toutes d'atta ou de doum, voire un rocher ou un arbre que l'oued Draz aurait doublé en contourne d'abord, et la chance posée dans le pays par plus qu'à regarder et le regard du jour serait par chance posé dans le pays par le « Père Noumzier » : gazelle, qui atteint une vitesse de plus de 80 kilomètres-heures, habars outarde qui s'envole droit dans le ciel, en compagnie de guetas, perdus des sables, ce qui fournit plusieurs plats différents (je note un passage « guetas » pour trouver du sable doivent suivre plusieurs milliers de kilomètres de sables, par contre elle se rassemble par dizaines, centaine, voire plus).

- (1) Pas plus d'ailleurs que dans les écoles de guerre françaises...
- (2) 3<sup>e</sup> division d'Infanterie algérienne.

Après les 15 ou 20 kilomètres de Draz parcourus, et éventuellement le gilet posé, on s'accroche, autour de la voiture, nous entrons dans le Bent, du côté vers le nord, et y empruntons un autre passage obligé, formé par une dalle inclinée de quelques 20 ou 30 mètres de long sur 4 ou 5 de large. (A ce propos — pourquoi il faut s'arrêter — je pense que le Draz, à également un cours souterrain, et près de la dalle, dans ce couloir réservé, je fis creuser un modesto-puits de 25 à 30 mètres qui se révèle capable de donner une eau abondante, relativement propre et peu salée.)

Alors, je contemple, photographié et reproduit le groupe d'inscriptions rupestres gravées sur cette dalle, nommée et se recouvrent les unes les autres.



A l'époque, 1938 ou 1939, je suis en communication à quelque organe militaire compétent, mais ces gravures, certaines ont probablement quelques milliers d'années d'âge, peuvent être datées un moment avant d'être divulguées. Les plus anciennes sont à peu près : trait large, profond, net et bien appuyé... les plus récentes, tout juste par quelques passages pressés attirés par cette main séculaire d'éclaircie étonnant partout : parfois quelques mieux par sonnerie à grave une brève formule coranique.

Mes photos sont gardées depuis longtemps... elles étaient petites et manuscrites. Parmi les gravures sur le rocher, je me rappelle un ou plusieurs cavaliers à lances et petits boucliers tout l'éclaircie léger et monté du passé « hôpital », et voici, un se date facilement, lui, un volier, ou, un volier sûr-ment portugais ou espagnol, du XVI<sup>e</sup> siècle, bien net et reconnaissable.

## Un site vraisemblablement inconnu de gravures rupestres dans l'extrême sud marocain

(SUITE)

### (suite A) II. — MOULOUCHAM (SAHARA OCCIDENTAL)

Sur le trajet, et même sur la piste alors vaguement carrossable, plutôt « jeepable », entre Aouinet Torkoz et El Ayoun du Draa, deux passages notoires :

1° La Daya, guelta desséchée de Torkoz : fond de lac, dans le sec et important cours du Draa, ici parfaitement plat en tous sens... mais, quand même il faut que le conducteur ouvre un œil ou ait confié le volant à la main gauche de son voisin — dont c'est la première absolue, et même en général l'unique leçon de conduite auto ainsi donnée, car le capitaine de bord charge son fusil, pousse la voiture au maximum (environ 120 kilomètres/heure), contourne quand même les touffes d'alfa ou de doum, voire un rocher ou un arbre que l'oued Draa aurait oublié en coulant distraitement une fois dans l'histoire humaine, et il n'y a plus qu'à regarder si le repas du jour serait par chance posé dans le pays par le « Père Nourricier » : gazelle, qui atteint une vitesse de plus de 90 kilomètres/heure ; habara ; outarde, qui s'envole droit dans le ciel, en compagnie de Igueta, perdrix des sables ; ce qui fournit plusieurs plats différents (Je note au passage que « Igueta » pour trouver du sable doivent survoler quelques milliers de kilomètres de sahara, par contre elles se rassemblent par dizaines, chaque matin, pour boire à un point d'eau libre, à quelques 15 kilomètres au sud d'Aouinet Torkoz : avis aux amateurs de simili « tir aux pigeons »).

2° Après les 15 ou 20 kilomètres de Daya parcourus, et éventuellement le gibier posé, ou accroché, autour de la voiture, nous entrons dans le Bani, du sud vers le nord, et y empruntons un autre passage obligé, formé par une dalle inclinée de quelques 20 ou 30 mètres de long sur 4 ou 5 de large. (A ce propos — pulsqu'il faut s'arrêter — je pensais que le Draa, a également un cours souterrain, et, près de la piste, dans ce couloir resserré, je fis creuser un modeste puits de 25 à 30 mètres qui se révèle capable de donner une eau assez abondante, relativement propre et peu salée...).

... Alors, je contemple, photographie et reproduis le groupe d'inscriptions rupestres gravées sur cette dalle, nombreuses et se recouvrant les unes les autres.

A l'époque, 1938 ou 1939, je n'ai pas fait de communication à quelque organisme compétent, mais ces gravures, dont certaines ont probablement quelques milliers d'années d'âge, peuvent encore attendre un moment avant d'être divulguées. Les plus anciennes sont les plus belles : trait large, profond, net et bien appuyé... les plus récentes, tout juste piquetées par quelque passant pressé, attiré par cette manie séculaire d'écrire son nom partout ; parfois quelque pieux personnage a gravé une brève formule coranique.

...Mes photos sont perdues depuis longtemps... elles étaient petites et mauvaises. Parmi les gravures sur le rocher, je me rappelle un ou plusieurs cavaliers classiques, à lance et petit bouclier rond, l'éclaireur léger et monté du pesant « hoplite », et voici, qui se date facilement, lui, un voilier, oui, un voilier sûrement portugais ou espagnol, du XVI<sup>e</sup> siècle, bien net et reconnaissable.

Pour les nomades du pays, tout cela n'a aucun intérêt... sauf le nom du lieu dit « Mouloucham » : (la mère du tatouage)... quoiqu'il en soit, la chose gravée, ou même écrite —, a peu d'intérêt pour eux, le dessin est interdit par la religion (en tout cas à notre époque (1)). Tout le passé doit être dans la tête et dans le langage du croyant et de l'ancien, ce qui est le plus sûr et le plus décent. Le reste, même gravé dans la pierre et parfois dessiné, comme un homme schématisé, parfaitement et profondément tracé, hé bien, Dieu lui-même a interdit tout cela... c'est donc « haram », péché et formellement interdit, ne campons même pas dans ce voisinage douteux...

Mais les siècles passent, et l'itinéraire reste bon, comme dans le Machreq, le fameux passage de Pétra, mais ici, on pense que c'est sans danger et que l'oued Draa, l'année ou le siècle où il coule dans la région, a bien la place de passer ailleurs. Continuons donc vers le nord-ouest, en direction d'El Ayoun. Il me semble que Vieuchange soit passé près d'ici. Mais ballotté au fond de son vieux sac, sur le côté du chameau de bât, il n'a évidemment rien vu, ni d'ailleurs rien compris. Pauvre Michel Vieuchange !... Pas comme Charles de Foucauld, qui, plus tard, ne passa pas ici, mais bien loin au nord : la pointe sud de ses « Itinéraires », de 1883-1884, se trouve du côté de Tazenakht, à quelques 400 ou 500 kilomètres au nord-est d'ici.

Est-il permis de rêver un peu ?

J'imagine très bien des Reguibat, ou même des dames Reguibat, qui viendront après moi en pantalons ou jupes-culottes, kakis ou blancs, faisant ici un reportage photographique et filmant les « ancêtres déguisés » comme nous le faisons volontiers à la fête annuelle ou au « Pardon de Ploërmel », et, si le biniou est en matière plastique, cela ne se voit pas tellement. En tous cas les cheveux bien courts de l'administration marocaine actuelle, sont plus faciles à entretenir que les longues barbes des hommes et les petites nattes serrées des dames de mon temps ; mais c'était bien vos beaux et vénérables ancêtres, nos bien lointains successeurs, même si leurs chameaux ont eu pour descendants vos puissantes voitures, de marques américaines ou marocaines...

Les tatouages sur pierre, quant à eux, ont le temps d'attendre, et en ont vu passer bien d'autres, au cours des millénaires. Et je n'évoque pas le pithécantrope qui se frayait, ici même, un sentier, au milieu de la forêt (!)

« Tout va sous terre et rentre dans le jeu »... sauf justement les gravures rupestres, éternelles comme le Sahara, mais auxquelles Paul Valéry ne pouvait penser.

Guy de MAREUIL.

**N.B.** — La rédaction s'excuse d'avoir laissé passer quelques incorrections dans le précédent article sur « Mouloucham ». Par exemple, page 58 du bulletin n° 96, il faut rectifier la citation de Paul Valéry, 4<sup>e</sup> vers :

« ... A je ne sais quelle sévère essence... »

et page 59, 5<sup>e</sup> paragraphe : « ... lorsque vient la maturité (à partir de vingt-cinq ans) » et non « lorsque vient la maternité ».

... Mais tout le monde aura rectifié, cher Guy !

(1) Si l'interdiction de reproduire en particulier la figure humaine (créée par Dieu) est bien dans les textes coraniques, elle ne fut appliquée que tardivement, ainsi au 17<sup>e</sup> siècle, les estampes persanes représentent sultans, favorites, animaux, etc... et on trouve encore des portraits (par exemple du chah Jihan), dans l'art mongol.

## Comment un médecin rédigeait ses rapports, au Maroc, il y a quarante ans...

En 1944, remobilisé, j'étais médecin-chef de l'hôpital de Rhafsaï, à 100 kilomètres au nord de Fès, et assurais des fonctions civiles et militaires. Dans ces postes, sur des djebels isolés, la vie mondaine était très active. Les officiers se réunissaient tous les soirs les uns chez les autres, le plus souvent chez le commandant ou chez le colonel.

L'une des distractions favorites était le jeu des bouts rimés. Aussi, en janvier 1945, à l'une de ces soirées, je m'adressai au colonel, chef de cercle.

« Mon Colonel, je vous ai écrit mon rapport annuel en vers », lui-dis-je.

« Ah, ah... Voyons cela, Toubib... »

Je me levai, tirai un papier de ma poche et me mis à lire.

### RAPPORT ANNUEL 1944

Dans le Moyen Ouerrha, prospère et riche en doums,

Le médecin du cercle est chargé de cinq goums,

De trois cents tirailleurs, de cent mille indigènes

Grouvés en six tribus dans les monts et les plaines,

Jaya, Sless, Beni M'Ka, Boubane, Ouled Kacem,

Beni M'Hamed (avec des descendants de Sem,

Quelques colons, enfin une Grecque fort belle...)

Nous avons déclaré la guerre à l'anophèle

Et fait cinquante-trois mille vaccinations,

Contracté le typhus au cours des prospections,

Dirigé les travaux contre le paludisme,

Et compté vénériens, fiévreux et traumatismes...

Du sommet de l'Outka à la Kelaa des Sless

Nous avons circulé... Daba, Koulchi labès,

Partout où le typhus se met à l'embuscade,

Nous partons à cheval, lui portons l'estocade,

Le terrassons enfin, et tendons avec art

Un cordon sanitaire autour de chaque douar.

Tout au long du parcours, vieillards, vierges timides,

Viennent nous quémander quinine ou sulfamides,

Nous les distribuons après un choix subtil

Mais usons largement de notre Quinodyl.

Nous allons terminer de palper chaque rate

Avec tact et pudeur, comme veut Hippocrate.

Des Marocains rieurs, suivis d'ânes, de boucs,

Viennent nous assiéger à l'occasion des souks,

Les bâtiments sont vieux et l'eau, par les gouttières,

S'en vient mouiller jusqu'à nos états décadaires...

Il nous manque un chauffe-eau. Les officiers d'A.I.

Sont charmants. Nous allons jusqu'à Fès-el-Bali.

Bien qu'étant d'un humeur assez peu cavalière,

En selle, se poursuit ainsi notre carrière,

Et, sous le vent du Sud qui nous met en péril,

Le fer de nos arçons est souvent comme un grill.  
 Pour traquer, le typhus, la peste et la variole,  
 La fièvre récurrente ou la grippe espagnole,  
 Tout bien considéré voici nos conclusions :  
 C'est d'un autre moyen qu'il faut que nous usions,  
 Pour calmer nos esprits, que notre voix s'apaise,  
 Ce qu'il nous faut, ce sont trois pneus 600 par 16.

Ce fut un éclat de rire général.

« Passez-moi votre papier, Toubib ! — S'écria le colonel — Je vais le transmettre à la région, avec la mention « Vu et transmis. Avis très favorable. » Je sais que votre voiture de service est sur cales, faute de pneus. Malgré la pénurie, il va bien falloir qu'on vous en donne ».

— « Mais, mon Colonel... »

— « Ne vous inquiétez pas... ça les changera un peu de leur prose habituelle à la Résidence. Vous savez, les hauts fonctionnaires, eux aussi, ont le sens de l'humour... Je parierais que vous obtiendrez satisfaction. »

J'étais assez dubitatif sur le résultat de cette requête, car les pneumatiques, à cette époque, étaient une denrée rarissime. On ne pouvait guère en obtenir qu'au marché noir, par la zone espagnole, et à des prix prohibitifs.

Le petit stock officiel restant était réservé au personnel d'autorité.

En fin de compte, à ma grande surprise, un mois environ après, l'agent local de la R.E.I.P. (Régie des exploitations industrielles du protectorat) frappa à ma porte : il m'apportait trois magnifiques pneus Goodyear, de la dimension désirée, ce qui allait me permettre de circuler de nouveau en voiture, et de laisser reposer certains muscles, passablement traumatisés par ces interminables promenades à cheval : plus de soixante kilomètres dans la journée quand nous faisons l'aller-retour Rhafsaï - Sidi L'Mokhfi... encore plus quand nous grimpons jusqu'au douar Beni Kitoun !

Je compris alors que l'humour est parfois payant ; une autre fois j'envoyai en haut lieu une « Supplique pour l'obtention d'un dégrèvement », en vers, pour éviter de rembourser un trop-perçu... Les hauts fonctionnaires de la direction des Finances se montrèrent aussi compréhensifs que ceux de la Résidence...

Je narrerai peut-être un jour cet épisode amusant dans ces colonnes.

Henri DUPUCH.



## Le point de vue de Madame...

### Deux lettres de Mme Pideil à sa famille

La Kelaa des Bou-Korra, le 4 mars 1930.

Bien chers parents,

André est parti, à Tabouda, déjeuner avec le lieutenant Juilloz. Il me téléphone à l'instant qu'il serait de retour pour le repas du soir. Ils discutent au sujet de la piste que l'on va construire entre la Kelaa et Tabouda ; comme je ne participe pas à ce genre de conversation j'ai préféré rester ici avec Rip et Ministre.

Il y a 20 degrés dans la salle à manger, pourtant jamais un rayon de soleil n'y pénètre. Dehors ça chauffe et cela promet pour juillet et août. Pour ma part je n'ai presque plus envie de me remuer.

Le ramadhan a pris fin avant-hier, ce jour-là de bon matin, Si-Boutcha, le planton, tout fier et tout heureux, est venu nous annoncer qu'au lever du soleil son fils était né et qu'il serait comblé par Allah d'être venu au monde un pareil jour de fête. Il nous a invités aux prochaines réjouissances qu'il donnerait en son honneur.

L'après-midi, hommes, femmes, enfants, vêtus de leurs plus beaux atours ont assisté à la fantasia organisée par André, tout heureux à la tête de ses cavaliers. Il y eut ensuite une course de mulets, des danses, entre autres la danse du fusil. Par malchance le pauvre menuisier Sliroy a reçu une cartouche à blanc dans la jambe ; après pansement il a dû être évacué sur Bou-Nizer. Ces jeux sont toujours dangereux.

Hier Si-Boutcha, en pleurant est venu demander l'autorisation d'enterrer son fils nouveau-né ; lui-même a creusé le trou tout près du marabout et l'a enseveli, après quoi il est revenu prendre son service. Tantôt le même Si-Boutcha est venu désespéré, me dire que sa femme était au plus mal. Hélas on ne peut joindre le médecin, le téléphone est muet, il est constamment en tournée et ne vient ici que tous les quinze jours. Je suis désespérée car j'ai bien peur que nous ne puissions pas sauver cette malheureuse avec nos moyens. Ce n'est pas toujours rassurant d'habiter le bled. Dieu nous garde en parfaite santé !

Ce soir, Mardi-Gras : Moha nous fera des crêpes. Le lieutenant Jannin rentrant à la fin du mois, nous allons nous trouver sans cuisinier : il va nous falloir en engager un autre, la cuisine n'étant pas mon fort. Nous montons un petit poulailler, tout près de la maison ; nous avons acheté 10 poulets à 5 francs pièce pour finir de les engraisser. Cher papa, nous attendons que tu sois ici pour aller en zone espagnole pour voir le capitaine de Juan, interventor des Beni-Hamed. Quatre à cinq heures de cheval, très bien reçus, paraît-il. Tu feras l'interprète puisque tu parles espagnol.

Plus rien de sensationnel à vous raconter, nous vous embrassons. A bientôt.

MARIE-ELISABETH.

La Kelaa des Bou-Korra, le 7 mars 1930.

Très cher papa,

Je voudrais que cette lettre qui t'est destinée te parvienne à la date voulue pour t'apporter de cette lointaine Kelaa, avec nos plus beaux baisers, nos meilleurs souhaits de bonne fête. Sans doute, avec maman, ferez-vous ce jour-là un petit festin. Nous n'oublierons pas de boire une coupe à votre santé, en souhaitant nous revoir tous bientôt réunis.

Nous avons appris, par les derniers *Echos du Maroc*, qu'encore une fois « San Galdric » s'était montré généreux pour le Roussillon. J'espère que votre quartier et le mas n'ont pas eu trop à souffrir des inondations. Donnez-nous vite des nouvelles.

Le sergent Helena est allé à Fez passer les fêtes, il nous a rapporté des fruits délicieux et aussi des nouvelles inquiétantes. Il paraît que toutes les troupes sont prêtes à descendre dans le sud et, quoiqu'on ne sache rien d'officiel, il se pourrait que le 34<sup>e</sup> Goum soit de la partie et, dans ce cas, il nous faudrait quitter la Kelaa.

Les journaux annonçant de graves dégâts dans les Pyrénées-Orientales, depuis nous étions sans nouvelles quand hier un télégramme officiel ordonnait de mettre le drapeau en berne en raison du deuil national. André et moi étions dans tous

les états, ce n'est que le soir que nous étions rassurés sur votre sort, en apprenant qu'il n'était question que du Sud-Ouest.

Le commandant Jourdan nous invite bien chaudement à aller le voir à Rabat. André lui a rendu un petit service : le général Vidalou, par son officier d'ordonnance le capitaine Decas, lui avait demandé s'il ne pourrait pas lui procurer deux sacoches Beni-Hamed. André a pu lui en procurer deux magnifiques à 300 francs pièce.

Les journaux d'hier annoncent environ 300 victimes, heureusement que Perpignan a été épargnée. Nous n'avions cessé de penser avec inquiétude aux parents qui habitent le mas.

Le journal de la Kelaa est épuisé, à très bientôt, nous vous embrassons très affectueusement.

MARIE-ELISABETH.

FORFITUDE

Robert Lafont — 1955 — 510 pages.



Fortitude qui signifie force d'âme couvrit l'opération d'intoxication guerrière la plus réussie afin de tromper les Allemands sur le lieu de département des Alliés, en juin 1944. Un nom symbole de résistance des agents anglais et français qui s'y livraient autant que les services de la grande Angleterre et de son Intelligence Service au mois pour illustrer une étonnante manœuvre de guerre.

Lary Collins, coureur avec O. Jérusalem et de cette nuit la liberté présente l'opération menée par les Anglais sous une forme où se joignent la réalité et la fiction. Le roman est aussi poignant que le document bouleverse la logique d'une guerre où les plus forts se voient accusés par les plus faibles.

L'art de la tenue militaire allait trouver un terrain d'élection face à la Fortitude Europe tenue par les divisions d'élite du III<sup>e</sup> Reich, commandées par von Rundstedt et Rommel deux chefs qui ne s'aimaient ni ne s'entendaient. L'opération de Hitler, le « caporal bohémien », comme l'appelaient avec dédain la première des deux armées, à déplaquer ses troupes devant servir les Alliés.

Ceux-ci ne pouvaient hésiter à lancer leurs fausses informations dès qu'ils apparaissent par leur fameuse machine à décoder UJFIRA que Hitler pour une fois bien inspiré, avait confiée à l'ambassadeur du Japon que le département allié se ferait en Normandie.

Il était donc vital pour eux de faire croire aux Allemands qu'ils ne lanceraient pas une attaque contre la Fortitude Europe mais deux. - La première (et la moins importante) aurait lieu en Normandie, son but était d'empêcher dans la péninsule du Cotentin les panzers de la 1<sup>re</sup> Armée. Une fois qu'Hitler y aurait envoyé ses divisions d'élite pour garder la tête de pont allié, la deuxième attaque (la vraie celle-là) aurait lieu dans le détroit du Pas-de-Calais. C'est là d'ailleurs que Rommel estimait qu'elle se déroulerait, alors que von Rundstedt pariait pour la Normandie.

Hitler et ses généraux tomberont dans le panneau, immobilisant dans le Pas-de-Calais leurs meilleures troupes « avec leurs canons muets, leurs troupes intactes, attendant une invasion qui n'aurait jamais lieu ». Créer une armée fantôme qui devait envahir le Pas-de-Calais où Rommel l'attendait était un tour de force de la part des Anglais puisque en mars 1944 ils ne disposaient en Angleterre que de trente divisions, américaines, anglaises et canadiennes, à peine suffisantes pour un seul département.

Metteurs en scène et acteurs sont donc à pied d'œuvre pour une mise à l'équipage montée comme celle qui avait fait croire à Rommel, à El-Alemain, qu'il

## BIBLIOGRAPHIE

Larry COLLINS

### FORTITUDE

Robert Laffont — 1985 — 510 pages.

**Fortitude** qui signifie **force d'âme** couvrit l'opération d'intoxication guerrière la plus réussie afin de tromper les Allemands sur le lieu de débarquement des Alliés, en juin 1944. Un nom symbole de la résistance des agents anglais et français qui s'y livrèrent autant que la volonté de triompher de la grande Angleterre et de son Intelligence Service au nom bien choisi pour illustrer une étonnante manœuvre de guerre.

Larry Collins, coauteur avec Dominique Lapierre de **Paris brûle-t-il ?** de **O. Jérusalem** et de **Cette nuit la liberté** présente l'opération montée par les Anglais sous une forme où se joignent la réalité et la fiction. Le roman est aussi poignant que le document bouleverse la logique d'une guerre où les plus forts se voient abusés par les plus malins.

L'art de la feinte militaire allait trouver un terrain d'élection face à la Forteresse Europe tenue par les divisions d'élite du III<sup>e</sup> Reich, commandées par von Rundstedt et Rommel, deux chefs qui ne s'aimaient ni ne s'entendaient. L'hésitation de Hitler, le « caporal bohémien », comme l'appelait avec dédain le premier des deux maréchaux, à déplacer ses troupes devait servir les Alliés.

Ceux-ci ne pouvaient hésiter à lancer leurs fausses informations dès qu'ils apprirent, par leur fameuse machine à décoder ULTRA, que Hitler, pour une fois bien inspiré, avait certifié à l'ambassadeur du Japon que le débarquement allié se ferait en Normandie.

Il était donc vital pour eux de faire croire aux Allemands qu'ils ne lanceraient pas une attaque contre la Forteresse Europe mais deux. « La première (et la moins importante) aurait lieu en Normandie, son but étant d'amener dans la péninsule du Cotentin les panzers de la 15<sup>e</sup> Armée. Une fois qu'Hitler y aurait envoyé ses divisions d'élite pour liquider la tête de pont alliée, la deuxième attaque (la vraie, celle-là) aurait lieu dans le détroit du Pas-de-Calais ». C'est là d'ailleurs que Rommel estimait qu'elle se déroulerait, alors que von Rundstedt penchait pour la Normandie.

Hitler et ses généraux tomberont dans le panneau, immobilisant dans le Pas-de-Calais leurs meilleures troupes « avec leurs canons muets, leurs troupes intactes, attendant une invasion qui n'aurait jamais lieu ! » Créer une armée fantôme qui devait envahir le Pas-de-Calais où Rommel l'attendait était un tour de force de la part des Anglais puisqu'en mars 1944 ils ne disposaient en Angleterre que de trente divisions, américaines, anglaises et canadiennes, à peine suffisantes pour un seul débarquement.

Metteurs en scène et acteurs sont alors à pied d'œuvre pour une ruse stratégique montée comme celle qui avait fait croire à Rommel, à El-Alamein, qu'il

serait attaqué sur son flanc droit et permit de le battre. Inventer une armée de un million de soldats placés sous le commandement de Patton et la situer vers Douvres et Ramsgate, positions logiques pour une attaque dans le Pas-de-Calais, tel fut le scénario truqué de Fusag, « notre puissance et notre gloire » destiné à bernier Hitler en laissant filtrer des informations grâce à l'interception de faux messages, aux agents doubles et aux espions.

L'action de ces derniers permet à Larry Collins de donner la primauté au roman et à son rythme haletant. Une action parfois cynique où seront sacrifiés des agents héroïques. La Résistance française paiera un lourd tribut à une guerre totale et ses plus exemplaires combattants seront immolés, la belle et courageuse Catherine Pradier et Paul, l'homme qui, l'aime, victime de son terrible double jeu. Puls réel et primordial est retracé le rôle des agents doubles Brutus et Garbo qui sont « récemment sortis de l'existence clandestine qu'ils menèrent par crainte des représailles nazies, pendant des dizaines d'années ».

L'intelligence diabolique des Anglais aura raison de la crédulité allemande et justifiera le proverbe : « L'Allemand a la main dure et le cœur tendre ; l'Anglais a la main tendre et le cœur dur ». Les héros romanesques de Larry Collins soutiennent et garantissent des faits où se retrouvent les vrais acteurs de ce drame guerrier, depuis le S.O.E. le Special Operations Executive, le service des opérations spéciales, créé par Churchill et qu'il voulut indépendant du Foreign Office jusqu'au Berghof où, sur l'avis pressant de l'austère et intransigeant von Rundstedt, Hitler se décida tardivement et avec réticence à envoyer les forces de la Wehrmacht afin d'enrayer un débarquement qui n'était pas l'opération de diversion, en Normandie, à laquelle les Allemands croyaient.

Sur les plages de Juno, de Sword, de Gold, d'Utah et d'Omaha, le débarquement réussira en dépit de pertes qui eussent été plus lourdes si le plan Fortitude et ses machinations n'avaient pas existé. Pour Larry Collins, il représente un pion important de son échiquier des temps modernisés où il joue avec sa lucidité et son honnêteté habituelles. Un beau livre qui honore l'intelligence et le courage.

Pierre GRENAUD.

Général Yves SALKIN et Mme MARTIN-PANNETIER

## CONFLITS EN AMERIQUE LATINE

Le général Yves Salkin, en collaboration avec Mme Martin-Pannetier, a publié pour le compte de la Fondation pour les études de Défense nationale une étude intitulée : « **Conflits en Amérique Latine** ».

Henri DUPUCH

**J'ETAIS MEDECIN AU MAROC 1941-1958**

Editions France-Empire

68, rue Jean-Jacques-Rousseau, 75001 Paris. — 84 F.T.T.C.

Le docteur H. Dupuch nous fait savoir qu'il vient de signer avec les Editions France-Empire un contrat pour la publication de son ouvrage : **J'étais médecin au Maroc, 1942-1958.**

Bien que les textes soient passablement différents du feuilleton qui paraissait dans la Koumia, celui-ci ne peut plus continuer à figurer en raison de l'exclusivité qui revient de droit à la société France-Empire.

Cet ouvrage comprendra également un certain nombre de poèmes qui, sous le titre « Arabesques marocaines » avaient obtenu en 1982 le grand prix du sonnet de la Renaissance aquitaine, ainsi que des dessins à la plume de l'auteur.

La préface est de M. Michel Jobert, ancien ministre d'Etat, écrivain natif du Maroc.

L'auteur espère que les camarades de la Koumia réserveront le meilleur accueil à ce livre qui doit sortir en octobre.

**Général Augustin GUILLAUME**

**LE QUEYRAS, SPLENDEURS ET CALVAIRE  
D'UNE HAUTE VALLEE ALPINE**

Le général Guillaume, notre «chef», avait, entre autres, écrit un livre sur son pays natal, le Queyras. Ce livre, dont la deuxième édition de 1974 est introuvable, va être réédité par la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 23, rue Carnot, 05000 Gap. Cette édition 1985, format 16 x 24, 312 pages, cartes et photos en couleur, statistiques mises à jour, peut être commandé au prix de 120 F à l'adresse ci-dessus.

**BON DE COMMANDE**

(Ecrivez en lettres capitales d'imprimerie S.V.P.)

NOM : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

déclare souscrire ..... exemplaire(s) de l'ouvrage du général Augustin Guillaume **Le Queyras - splendeurs et calvaire d'une haute vallée alpine**, 3° édition revue et mise à jour, au prix de 120 francs.

Ci-joint ..... chèque bancaire, ..... chèque postal (deux volets) au nom de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes.

Pour avoir assuré avec succès sous le feu de l'ennemi plusieurs missions importantes, il est cité à l'ordre de la division, avec attribution de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, avec étoile d'argent.

Nommé adjudant-chef en juin 1940, il part pour le front liby-tunisien juste avant l'armistice, puis il est agent principal de 1<sup>re</sup> classe dans le cadre subalterne français des mobelles chrétiennes et rattaché au 5<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains.

Après le départ pour l'Algérie en Août 1941, il est nommé sous-lieutenant le 25 septembre 1941. Il est affecté au 70<sup>e</sup> Goum, 5<sup>e</sup> Tabor du 4<sup>e</sup> G.T.M. Corps expéditionnaire français en Italie, affecté au 70<sup>e</sup> Goum, 5<sup>e</sup> Tabor du 4<sup>e</sup> G.T.M. le 23 mai 1944, il illustre au Schierano, ce qui lui vaut d'être cité à l'ordre du Corps d'armée avec attribution de la croix de guerre avec étoile de vermeil.

Mort pour la France le 6 juillet 1944 sur le champ de bataille de Palagio, la citation suivante lui est décernée :

## Un officier des goums tué en Italie donne son nom à une promotion des écoles d'application de l'armée de Terre

Invité le vendredi 26 juillet, à la cérémonie de fin de cycle scolaire de l'Ecole d'application du Train, qui se déroule de nuit, chaque année, dans un des châteaux de la Loire, j'ai assisté, sans en avoir été prévenu, au baptême d'une promotion d'officiers d'active, portant le nom « Sous-lieutenant-Jean », du 70<sup>e</sup> Goum, 5<sup>e</sup> Tabor, 4<sup>e</sup> G.T.M. tombé à Palagio le 6 juillet 1944. J'ai bien connu Jean, alors qu'il était au secrétariat des goums à Rabat, avant la guerre. Je ne sais qui a donné son nom comme parrain à cette promotion d'officiers venant du rang. Que celui qui l'a donné en soit félicité, mais je pense que la Kouimia aurait pu être prévenue par la direction des écoles.

Chaque année, les écoles d'armes, incorporent un certain nombre de sous-officiers d'active de leur arme (en rapport avec les effectifs de l'arme, cinq cette année pour le Train sur une centaine pour l'ensemble de l'armée de Terre).

Ces sous-officiers passent un an à l'école. A leur arrivée ils ont le galon d'aspirant, puis, en fin de cycle scolaire celui de sous-lieutenant. Un seul et unique parrain est désigné pour l'armée de Terre. Ce parrain est pris à tour de rôle, dans les diverses armes : je crois que l'année dernière c'était le Génie, cette année l'Infanterie ; il est possible que ce soit au tour de la Cavalerie de le désigner l'année prochaine.

Enfin un insigne a été réalisé, je l'ai vu chez l'instructeur de ce petit peloton, mais il n'en a qu'un et n'en avait reçu que pour l'effectif. Pour me permettre d'en exposer un au Musée, je vous demande de faire intervenir Paris, auprès de la direction des écoles afin de m'en procurer un exemplaire.

André PASQUIER.

## Promotion « Sous-lieutenant-Jean »

Engagé volontaire pour deux ans, Camille Jean est incorporé le 10 juin 1929 au titre du 5<sup>e</sup> régiment d'Infanterie.

Il est nommé sergent le 1<sup>er</sup> novembre 1930.

Deux ans plus tard, il participe aux combats d'Akka N'Oualine, du Tazigzaout, du Zeusebat ainsi qu'aux opérations de l'Assif Melloul, du Haut Imdrass, de l'Ifech et du Kerdous.

Pour avoir assuré avec succès sous le feu de l'ennemi plusieurs missions importantes, il est cité à l'ordre de la division, avec attribution de la croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, avec étoile d'argent.

Nommé adjudant-chef en juin 1940, il part pour le front libyo-tunisien juste avant l'armistice, puis il est agent principal de 1<sup>re</sup> classe dans le cadre subalterne français des mehallas chérifiennes et rattaché au 5<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains.

Après le débarquement des Américains en Afrique du Nord, il est nommé sous-lieutenant le 25 septembre 1943 et débarque la même année à Naples, avec le Corps expéditionnaire français en Italie, affecté au 70<sup>e</sup> Goum, V<sup>e</sup> Tabor du 4<sup>e</sup> G.T.M. Le 23 mai 1944, il s'illustre au Schierano, ce qui lui vaut d'être cité à l'ordre du Corps d'armée avec attribution de la croix de guerre avec étoile de vermeil.

Mort pour la France le 6 juillet 1944 sur le champ de bataille de Palagio, la citation suivante lui est décernée :

« Excellent officier, pourvu de toutes les qualités militaires : courage, calme, autorité, dévouement absolu. A prouvé ses qualités de chef et de soldat aussi bien le 15 mai 1944 au Monte Castello que le 23 mai 1944 au Monte Schierano où il avait mérité d'être cité pour sa belle conduite. Le 6 juillet 1944, volontaire pour prendre le commandement d'un groupe de deux sections qui attaquaient les hauteurs de Palagio, a parfaitement monté sa manœuvre qu'il a hardiment exécutée malgré un violent tir de mitrailleuse ennemie. Ayant atteint son objectif, mais contre-attaqué par des chars allemands, a trouvé une mort glorieuse pendant qu'il se portait vers une de ses sections pour lui donner des ordres. »

La présente citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

Le 22 septembre 1944, par décret du président de la République il est nommé chevalier de la Légion d'honneur à « titre posthume ».

(Notice remise par le commandant de l'Ecole d'application du Train).

## Extrait d'une lettre au président du C.E.F.I. Section Ile-de-France

Paris, le 22 juillet 1985.

Mon cher camarade,

J'ai bien reçu le programme du voyage à Nantes les 5 et 6 octobre.

Mais j'appelle tout de suite votre attention sur ce qui suit :

- le dimanche 6 votre circuit prévoit un passage par Saumur et Chinon. N'oubliez pas qu'à une douzaine de kilomètres à l'est de Saumur, en bord de Loire sur la D 947, se dresse le château de Montsoreau qui, outre qu'il est très joli, abrite le musée des goums.

Ce serait un geste d'amitié envers notre association des anciens des A.I. et des goums, que de lui consacrer une halte d'une à une heure et demie.

Cela peut-il encore s'aménager ?

Stanislas MIKCHA.

L'intervention de notre camarade Mikcha, appuyée par une lettre d'André Pasquier, président de la section de Touraine du C.E.F.I., a porté ses fruits et nous lisons dans le programme définitif du voyage des 5 et 6 octobre ce qui suit : « Dimanche 6 : départ pour Saumur... déjeuner aux environs de Saumur vers « 13 heures et visite du musée des Goums à Montsoreau. Retour sur Paris avec « arrivée vers 20 heures. »

Nous remercions notre ami Philippe Roussel, président du C.E.F.I. Ile-de-France, d'avoir opéré cette amélioration de son circuit touristique.

# CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

## MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), Colonel PICARDAT, Colonel LUCASSEAU (†)

## MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS - Georges BOYER de LATOUR - Catherine COUSIN, née  
LUCASSEAU - François DELHUMEAU - Florence LECHAT, née de MAREUIL -  
Chantal L'HERITIER, née FEUGAS - Francine de LIGNIERES, née PICARDAT -  
Hélène LE GUOGUIEC, née de LIGNIERES - Max de MAREUIL - Michel PASQUIER.

## MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président :	Georges BOYER de LATOUR	(6) 007-32-19
Vice-président :	Robert COUDRY	(1) 326-70-96
Secrétaire générale :	Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 260-29-98
Trésorier :	Michel PASQUIER	(47) 50-94-49
Administrateur :	Jean BERTIAUX	(86) 62-20-95
Administrateur :	Maëva HOVASSE	(1) 842-28-46
Administrateur :	Jean-François CARRERE	(6) 008-01-40
Administrateur :	Hubert CHANOINE	(1) 578-82-94
Administrateur :	Cyril VILLERBU	(Réside à l'étranger)
Administrateur :	Jacques PASQUIER	(1) 253-72-91
Administrateur :	Jacqueline MAURER	(1) 506-69-36
Administrateur :	Simone ORBISCAY	(1) 504-47-29

La cotisation pour l'année 1985 ..... 40 F

Abonnement au « Bulletin de la Koumia » pour l'année 1985 ..... 80 F

---

120 F

Chèque à libeller au nom de l'Association des Descendants des membres de la  
Koumia et à adresser à :

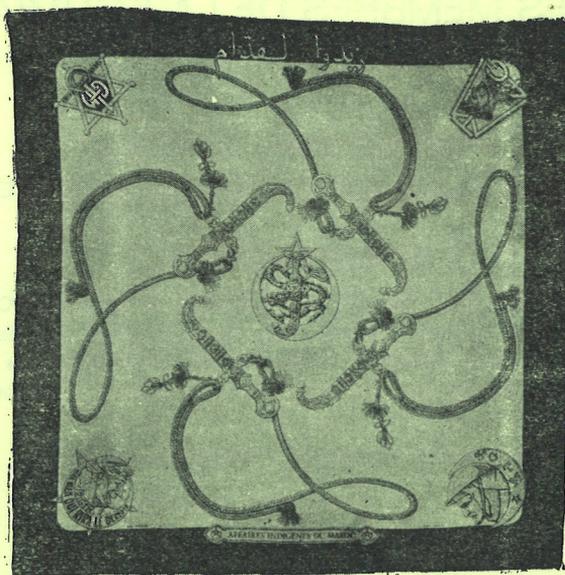
Georges BOYER de LATOUR, président,  
1, rue Thiers, Thorigny-sur-Marne  
77400 LAGNY SUR MARNE

# LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- fond sable et bordure verte ;
- fond blanc et bordure bleue ;
- fond blanc et bordure bordeaux.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 350 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



## Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE  
Diplômé d'Etat  
Agrégé par la Sécurité sociale

160, Grande-rue

Tél. 626-19-49 92310 SEVRES

## UNION SÉCURITÉ

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie  
75004 PARIS — Téléphone : 887-30-22

M. GUILLETTE, Directeur

Chaussures — Bottes — Vêtements — Lunettes — Ceintures — Casques  
Gants de protection — Civières — Boîtes à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES